

L U Z Z I L E ,

O U

LA FORCE DE L'AMOUR ;

ID R A M E.

Par M. PASCAL DE LAGOUTHE.

Optima quæque dies miseri mortalibus ævi

Prima fugit.

Géorgic. Lib. 3.



Prix , 30 sols.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à Paris , chez les Libraires qui vendent
les Nouveautés.



M. DCC. LXXVI.

L U E I L E

ON

LA FORCE DE L'AMOUR

POUR LE MARIAGE

ET LA VERTU

DE LA FEMME

PAR

LE SIEUR DE LA

ROCHE

DE LA



A LONDRES

chez les Libraires

et chez les

Marchands de

la rue de la



EPI TRE

DÉDICATOIRE.

A L'AMOUR.

A M O U R , par qui tout respire , je te consacre mon ouvrage ; arrache ton bandeau , & vois comme le luxe , l'ambition , l'intérêt te disputent ton empire ; arme-toi de tes flèches , trempe-les dans le poison le plus subtil , ajuste tes coups , frappe , extermine les monstres. Reconnais-tu ce Dieu qui au pied des Autels prend la main de la Vertu , de la Beauté , & la place audacieusement dans celle du Vice , de la Laideur ? Comme il est défiguré ! tu le méconnaissais !... il était ton ami : dans les tems heureux de Philémon & Baucis , jeune & blond comme toi , on l'eût pris pour toi-même , si ta présence assidue n'eût empêché l'erreur.

Maintenant le front chauve & ridé , semblable a celui du fabricant de la foudre , il accouple les deux êtres les plus opposés , le sacrificateur & la victime. L'innocence expire de douleur , écrasée sous l'or de Plutus ou sous le poids d'une généalogie nombreuse. Associer en dépit du faible l'honnête médiocrité au luxe fastidieux de l'opulence , la noblesse des beaux sentiments au titre menteur qui les suppose , la modestie à l'orgueil , la fleur naissante au caduc cyprès , la vie au trépas , quel supplice pour un cœur sensible ! Le tyran Mezenice fut-il jamais plus barbare ? Amour reprends tes droits , ramène l'égalité , le bonheur.





AVANT-PROPOS.

JE ne voulais point de Préface à mon Drame, & j'y substitue un Avant-propos ; cela ne revient-il pas au même ? Comme l'homme s'égare malgré lui ! ah ! maudite fureur d'écrire , qui entraîne à faire des préambules dont le lecteur nous dispense volontiers sans prétendre nous faire grace ! tant a de force le tyrannique empire de l'usage. Il m'y faut conformer ; aussi bien je craindrais en y manquant d'être écrasé par quelques bordées littéraires. Loin de moi tout aboyeur ! Je ne veux point de guerre : je le déclare au commencement de ma carrière ; je n'en veux point. J'aime la paix ; j'écris pour mon plaisir , & mon plaisir serait bien de procurer celui du public.

Je lui présente pour mon premier essai, un Drame dont le fond du sujet est vrai , récent , & assez connu pour que je me dispense d'entrer dans un long détail. Sommairement en 1770 deux Amants de la ville de Lyon se donnèrent volontairement la mort aux pieds des Autels. Il est vrai que j'ai refondu l'intrigue ; mais j'ai cru le devoir faire pour mettre

en mouvement de grands ressorts. L'intérêt, l'ambition, l'amour, la religion, l'amitié, la tendresse, la tardive expérience, tels sont les mobiles de mes Personnages. Tous ont leur caractère distinctif. Je les ai placés dans les situations les plus pittoresques, & j'ai toujours voulu des actions & non des conversations. Je pense en effet que notre scène est trop oisive, trop causeuse, trop dépourvûe de tableaux frappants. Connaisseurs impartiaux, que vous en semble ? Jugez-moi ; approuvez ou condamnez d'après vos judicieuses observations.

Je dois ajouter ici que le but moral de mon ouvrage intéresse tous les propagateurs avoués de l'espèce humaine. Pourquoi la nature & la raison ne sont-elles pas toujours consultées dans les établissements de leur famille ? Si le mariage est un lien sacré & indissoluble parmi nous, il est de la plus grande importance qu'on le contracte librement. Dans cette hypothèse combien de crimes seront épargnés dans la société ? On ne verra plus de dissensions, d'infidélités. L'enfant sera caressé des deux époux avec la même certitude, la même tendresse. Son éducation en sera plus soignée : il sera naturellement porté à être bon, vertueux comme ses parents dont les actions lui serviront de modèles. Que je me plais à me représenter ce tableau ? Serait-il chimérique ? m'amuserais-je d'une ombre, d'un fantôme ? J'augure mieux de la sagesse du gouvernement. Il a enfin

découvert avec quelle force le bien phisique influe sur le bien moral. Donnez-moi un point d'appui , disoit Archimède , & je vais déplacer toute la terre. Ce point d'appui pour la France , nous l'avons ; c'est l'ame droite de notre auguste Monarque à qui toute la nation a déjà décerné le nom de bienfaisant , d'ami du peuple. Il réformera les abus & les mœurs ; il protégera les arts & surtout l'agriculture leur mère ; la joie & la félicité naîtront du sein de l'abondance.





ACTEURS.

M^{AD^e}. DU TERTRE, *Veuve d'un riche
Négociant.*

LUZZILE, *fille de Made. Du Tertre.*

ZIRVAL, *Officier du Génie, & Amant de Luzzile.*

LE BARON D'ORVIGNY.

LE MARQUIS DE COURCELLE, *Neveu de
Dorvigny.*

LE COMTE DE SAINT-LOIR.

FANNI, *Suivante de Luzzile.*

*La Scène est à Lyon, dans l'appartement de
Made. Du Tertre.*

LUZZILE.



L U Z Z I L E ,

D R A M E .



A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

L U Z Z I L E , F A N N I .

L U Z Z I L E .

E S T - C E pressentiment de mes cruels destins ?
Ou dois-je repousser des songes incertains ?
Tu fais qu'après la mort de mon malheureux père ,
On m'entraîna pleurante au fond d'un monastère ;
Eh bien ! depuis ce tems fatal à mon repos
Chaque nuit vient m'offrir de sinistres tableaux :
Des spectres effrayants devant moi se promènent ,
Me montrent des tombeaux, y tombent & m'entraînent.

A

Un souvenir affreux toujours à mon réveil
 Retracer à mon esprit les horreurs du sommeil :
 Toute tremblante alors , ces funestes pensées
 Interceptent mon sang dans mes veines glacées.
 Mais ... je suis parvenue au comble des malheurs ,
 Et mes yeux affaiblis se surchargent de pleurs.

F A N N I .

Quel motif en ce jour peut causer vos alarmes ,
 Lorsqu'un heureux hymen va couronner vos charmes ?
 Le Marquis de Courcelle est digne de vos vœux.
 Bientôt par l'amour même amené dans ces lieux ,
 Il vous donne sa main , & son cœur la dirige.

L U Z Z I L E .

C'est , ma chère Fanni , cet hymen qui m'afflige.
 Rien ne peut désormais adoucir mes tourments ,
 Alors que je trahis le plus saint des serments.
 Qu'ai je dit ? ah ! grand Dieu , prévenez l'injustice ;
 Que votre bras m'arrête au bord du précipice.
 Le serment que j'ai fait au pied de vos Autels ,
 Pourrait-il être enfreint au gré des vains mortels ?
 J'appréhende en ce jour le courroux de ma mère ,
 Mais je crains encor plus , grand Dieu , votre colère.

F A N N I .

Peut-être que l'hymen s'oppose à vos souhaits ?
 Le célibat pour vous aurait-il des attrait ?
 Auriez-vous résolu de vivre dans le cloître ?

L U Z Z I L E .

Ah ! je sens par degrés mon supplice s'accroître.

Infortuné Zirval , je t'ai donné ma foi ;
Pourrait-elle à jamais être indigne de toi ?

F A N N I.

Vous parlez de Zirval ! vous l'aimeriez encore ?

L U Z Z I L E.

Puis-je ne pas l'aimer , Fanni , lorsqu'il m'adore ?

F A N N I.

Après trois ans d'absence !

L U Z Z I L E.

Et trois ans de tourments.

F A N N I.

Juste Ciel ! est-ce vous , Luzzile , que j'entends ?
Vous qui donniez vos jours au jeûne , à la prière !
L'amour approcherait de cet asile austère ?

L U Z Z I L E.

Que tu connais bien peu le pouvoir de l'amour !
Quel lieu dans l'univers ne fut pas son séjour ?
Oui , Fanni : penfes-tu que la fière imposture
Puisse étouffer jamais le cri de la nature ?
Entends , si tu le peux , sans frissonner d'horreur
Tout ce que fit l'amour pour accabler mon cœur.
Ce despote absolu , tyran de ma tendresse
Sous les traits de Zirval me poursuivit sans cesse.
J'embrassais les autels , & tout mon sentiment ,
Tous mes soupirs , mes pleurs étaient pour mon amant.

F A N N I.

Rappelez-vous ces tems , Luzzile , où votre zèle
Était prêt d'engager votre foi solemnelle ;

Alors sans doute Dieu vous montrait ce chemin ,
Et pour aller vers lui vous guidait de sa main.

L U Z Z I L E .

Dans ces tems malheureux, (ce souvenir m'accable ;)
Je portais aux autels le cœur le plus coupable.

F A N N I .

Grand Dieu !

L U Z Z I L E .

Mais il fallait pour calmer les esprits
D'une mère en fureur qui n'aimait que son fils ,
Immoler ma fortune à celle de mon frère ,
Me dépouiller de tout : hélas ! dans ma misère
Je cédaï volontiers ces méprisables biens :
Mais mon cœur attaché par de plus forts liens
Ne pouvait renoncer à la douce richesse
D'aimer & d'être aimé , d'y réfléchir sans cesse.
Fanni , j'eusse voulu loin d'un monde pervers
Seule avec mon amant habiter des déserts.
Je combattis longtems inquiète , agitée ,
Mes larmes indignaient une mère irritée.
Je me décide enfin. Le bandeau sur les yeux
Je m'avance à l'Autel d'un pied audacieux.
Dieu voulut m'arracher de ce profond abîme ;
Mais quel autre malheur me retira du crime !
On me rend une lettre , & lisant à regret ,
J'appris en frissonnant que mon frère expirait.
La lettre était de lui : » Chere sœur , que j'implore ,
» Suspendez vos serments , s'il en est tems encore ;
» Venez , me disait-il , près d'un frère mourant
» Recevoir mon esprit sur mes lèvres errant.

» Je fus coupable... mais que mon état vous touche !
» Pardonnez moi : je veux l'ouïr de votre bouche ,
» Hâtez-vous. « Ah ! Fanni , je ne peux t'exprimer
De quels traits la douleur vint alors m'opprimer.
Je déchire mon voile , & loin du sanctuaire
Tremblante pour ses jours , je vole vers mon frère.
Pâle ... défiguré ... par de lugubres cris
Ma mère à ses côtés redemandait son fils.
Tout était dans le deuil , l'amertume & les plaintes :
Pour mon sensible cœur quelles rudes atteintes !
Je voulus de ma mère arrêter les sanglots ,
Je me vis repousser... Éloignons ces tableaux ,
Et rappelons ce tems où sa sombre tristesse
Pour sa fille une fois fit place à sa tendresse.
C'était hier ... ici : tout annonçait l'effroi.
Ses yeux longtems errants se fixèrent sur moi.
J'accourus dans ses bras ... ô momens pleins de
charmes !

Pouvais-je pressentir de nouvelles alarmes ?
Dans quelle volupté nos ames s'épanchaient !
Nous répandions des pleurs ; nos soupirs les séchaient.
Son cœur prit sur le mien une entière puissance.
Elle me parle enfin après un long silence.
» O toi , l'unique bien qui me reste aujourd'hui ,
» O ma fille , dit-elle , ah ! quel est mon ennui ?...
» Je vois avec horreur ce séjour solitaire ,
» Où je ne trouve plus ni mon fils , ni ton frère.
» Il faut d'autres objets pour dissiper mes pleurs ,
» Pour faire illusion du moins à mes malheurs.

» Dans le sombre réduit de cette solitude
» Où la dévotion changée en habitude
» Converse avec son Dieu même au milieu des nuits.
» On n'est point à l'abri des dévorants ennuis.
» Moins sensible j'ai pu du vivant de ton frère
» M'oublier , t'imposer une loi trop sévère ;
» Je te creusais peut-être un horrible tombeau.
» Viens de ton hymenée allumer le flambeau.
» Si ma tendresse aveugle outrageait la nature ,
» Je veux par mes bienfaits réparer cette injure.
Je ne pus résister : au même instant , Fanni ,
Mon amour pour Zirval de mon cœur fut banni ;
Et ne considérant que ma sensible mère ,
Pour adoucir ses maux je promis de tout faire.
Hélas ! l'ai-je bien pu ?.. Mais mon cœur révolté
Affligeait sa tendresse ... ah ! quelle cruauté !

F A N N I.

On ne peut que louer votre noble conduite.

L U Z Z I L E.

De mes engagements je redoute la suite.
Apprends que cette nuit une sanglante main
M'a tracé le tableau du plus affreux destin.
J'étais par le Marquis vers l'Autel amenée ;
Ma bouche allait jurer le fatal hymenée ;
Quel spectacle effrayant soudain frappe mes yeux !
Vers moi je vois Zirval s'approcher furieux ;
Je l'entends m'accuser d'indigne perfidie.
Il lève un coutelas ; je tremble pour sa vie.
Je cours à lui , l'arrête : il me jette un regard
Plus terrible cent fois que l'aspect du poignard.

Ce regard a percé jusqu'au fond de mon ame.
Quel reproche il faisait à ma parjure flamme !
Je m'éveille en sursaut couverte de sueur ;
Je revois mon amant encor tout en fureur ;
Son fer levé , ses yeux qu'enflammait la vengeance
Sans doute menaçaient ma coupable existence.
Fanni , que ce tableau me pénètre d'effroi !
Sans cesse en mon esprit il revient malgré moi.
J'ai tout à craindre. Hélas ! dans ce jour déplorable.

F A N N I.

Mais ce fantôme vain qu'a-t-il de vraisemblable ?
D'un amour malheureux ce sont les derniers coups :
Alors que vous parlez , Zirval est loin de vous.
Peut-être ce mortel , témoin de vos alarmes ,
D'un œil indifférent verrait couler vos larmes.
Épris d'un autre objet , peut-être à ce moment ,
Il ne se souvient plus qu'il était votre amant.
M'en croirez-vous ? Chassez cet amour qui vous blesse.
Notre sexe est souvent trompé par sa tendresse.

L U Z Z I E.

Vainement de mes fers tu veux me degager.
Ce cœur , présumes-tu que tu peux le changer ?
Non , tes avis zélés n'ôtent rien de mes peines ;
Esclave , je gémis & je baise mes chaînes.
Zirval !... se pourrait-il ?... cette main que tes pleurs
Mouillèrent quelquefois dans tes vives terreurs ;
Cette main que tu vis vers l'Autel élevée ,
L'attester qu'à la tienne elle était réservée ;

Elle n'est plus à toi ! .. Trop barbares destins !

FANNI.

Modérez vos transports , Luzzile , je vous plains :
Combien dans vos malheurs vous me devenez chère !
Hélas ! Si par mes soins . . . on vient : c'est votre mère.

LUZZILE.

Je tremble à son approche.

SCENE II.

Mad^e. DU TERTRE, LUZZILE.

Mad^e, DU TERTRE.

ENVAIN dans mes douleurs,
Ces lieux ont retenti de mes tristes clameurs.
Tout est sourd à mes vœux ; la parque impitoyable
Fait-elle attention aux pleurs du misérable ?
Il faut me conformer aux volontés du fort,
Repousser loin de moi toute image de mort ;
Me consoler du moins dans mon malheur funeste
Du bien que j'ai perdu par celui qui me reste.

(Elle s'approche de sa fille & rit en la voyant.)
Sa présence m'enchanté !

(Après un long moment de contemplation.)

Il est enfin venu,
Ce jour qui me remplit d'un plaisir inconnu.
Ma fille , votre hymen nous donne un nouveau lustre ,

Notre sang désormais va devenir illustre.
Peut-il être un état plus grand , plus glorieux ,
Que de s'associer à des héros fameux ?
Tels furent les Ayeux du Marquis de Courcelle.
Tous furent embellis d'une gloire nouvelle.
Tous servirent l'État. Tous célèbres guerriers,
Pour prix de leur valeur , obtinrent des lauriers.
Que ces titres sont grands !.. Vous gardez le silence !

L U Z Z I L E.

Ils sont grands , il est vrai : mais la faible innocence
Admire les grandeurs , honore la vertu ;
Madame , pardonnez si mon cœur combattu
Hésite quelque tems sur ce qu'il doit vous dire.

Mad^e. D U T E R T R E.

Je vois couler vos pleurs , & votre cœur soupire ;
De quelque événement sans doute il est troublé.
Ne laissez pas le mien plus longtems accablé.

L U Z Z I L E.

Pardonnez ce langage à mon ame opprimée :
Vous le sçavez, hélas ! j'aimai , je fus aimée.

Mad^e. D U T E R T R E , *prenant un air sérieux.*

Je vous entends , Luzzile , un subit repentir ,
S'oppose à votre hymen & vient vous démentir.
Votre fausse amitié retire sa promesse.

L U Z Z I L E.

Ah ! ma mere , du moins épargnez ma faiblesse ,
Ordonnez de mon sort , il me paraîtra doux :

TO L U Z Z I L E ,
Seulement que j'obtienne une grace de vous ;
Ne me rebutez pas.

Mad^e. D U T E R T R E .

Une fille bien née
Par un aveugle amour n'est jamais entraînée ;
Soumise à ses parents , & docile à leur voix ,
D'un cœur reconnaissant elle accepte leur choix.
Je veux bien néanmoins ouïr votre priere ;
Craignez qu'à mes desseins elle ne soit contraire.

L U Z Z I L E .

Où me vois je réduite ! O ciel ! dans mes malheurs
Si j'aimai la vertu , prends pitié de mes pleurs.

(Prenant un ton hardi.)

Le tout puissant toujours fut le vengeur du crime ;
Et sa foudre en tombant écrase la victime.

Ce Dieu fut attesté du pied de son autel
Que l'amour dans nos cœurs brûlerait immortel ;
Dois-je me parjurer ?

Mad^e. D U T E R T R E .

Cette audace m'étonne

Ainsi le précipice en tous lieux t'environne ,
Frémi . . . mais toute-fois votre religion ,
Peut-elle être contraire à la sage raison ?
C'est celle-ci qu'il faut consulter la première.
Laissez-vous éclairer de sa pure lumière.
Vous me devez la vie & par là tout honneur ,
Le double sacrifice & des sens & du cœur.
Ne frappons pas les airs d'inutiles paroles ,
Et ne m'opposez plus des obstacles frivoles.
Vous soupirez encore ! . . Ah ! Ce soupir cruel ,
'Apporte la fureur dans mon sein maternel ;
Éloignez-vous.

S C E N E I I I.

Mad^e. DU TERTRE, *seule.*

QUOI donc ! Est-ce moi qu'on outrage ?
De quel front elle osait me tenir ce langage !
Est-ce moi qui suis mere ? Et je tarde à punir !
Je n'ai plus que ma rage & la veux assouvir.
Cependant elle m'aime . . . elle me le déclare.
Dans tous ses procédés quel contraste bizarre !
Par de grands sentiments elle croit m'abuser
Lorsqu'à mes volontés je la vois s'opposer :
Et sa religion , loin de m'être propice ,
Lui prescrit-elle aussi qu'elle désobéisse ?
Au pied du sanctuaire ils ont fait des serments !
Ah ! Malheureuse, ils vont causer toutes tourments
Tu les abjureras ces serments qui m'offensent ;
Ces serments que l'amour & le prestige encensent ;
Tu les abjureras . . . ou de cruels fléaux ,
Sur ta coupable tête uniront tous les maux.
J'apperçois le Marquis , prenons un air affable ;
Ne lui laissons rien voir du courroux qui m'accable.



SCÈNE IV.

Madame DU TERTRE, COURCELLE.

COURCELLE.

Q U'IL tarde à mon ardeur dans cet auguste jour
D'enchaîner à l'autel & l'hymen & l'amour !
Une foule d'amis dans cette matinée ,
Exaltait à l'envi ma belle destinée ,
Et ce moment heureux , Madame, où je vous vois ,
Est le seul dont j'ai pu disposer à mon choix.
J'ai tout fait préparer pour cette grande fête ;
Mon oncle volontiers à mon bonheur se prête.
Il me cède son fief , sous la condition ,
Que l'aîné de mes fils en portera le nom.

Mad^e. DU TERTRE.

Et moi , je vous destine un plus vaste héritage.
Un fixe revenu fera tout mon partage ;
Quand vous aurez formé ces précieux liens ,
Vous jouirez dès-lors , Marquis , de tous mes biens.

COURCELLE.

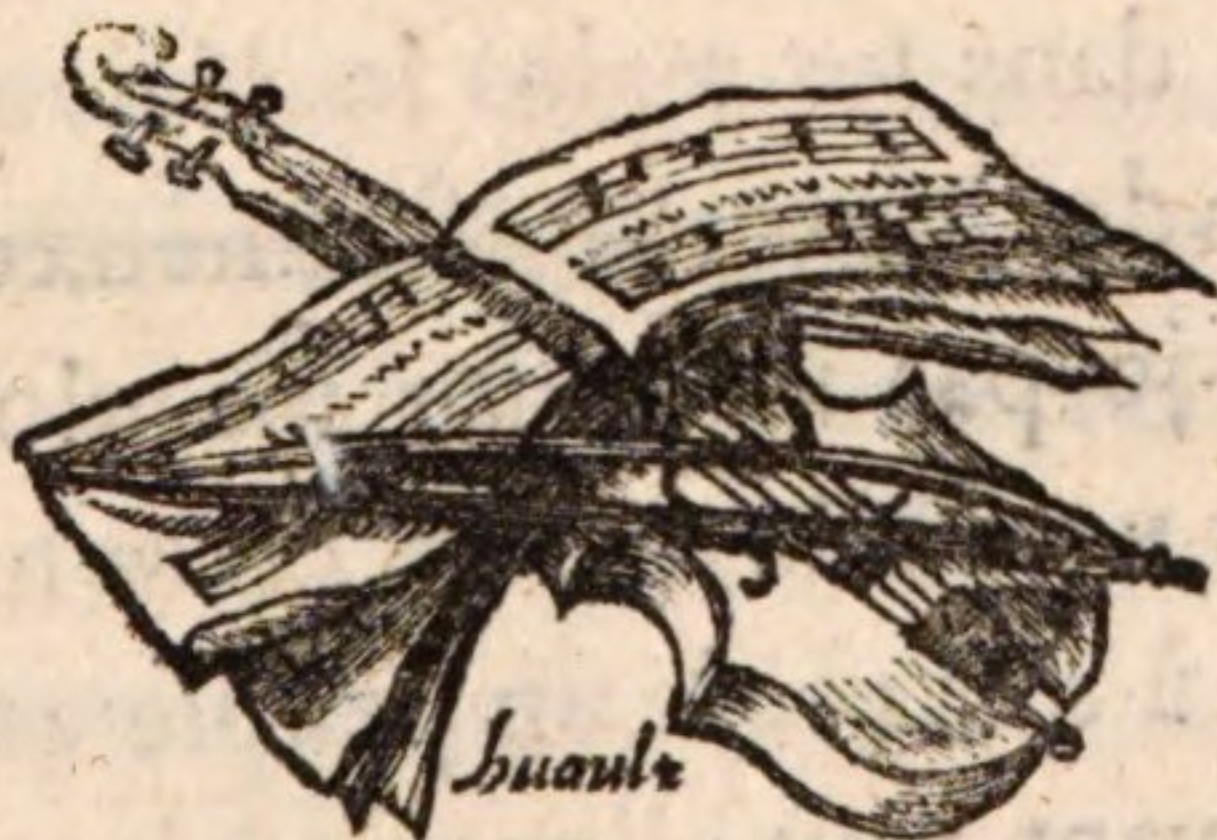
Comment vous témoigner notre reconnaissance ?
Dans nos mains tout encor est sous votre puissance ,
Quand verrai-je Luzzile & pourrai-je en ces lieux
Lui peindre vos bienfaits & l'ardeur de mes feux ?

Mad^e. DU TERTRE, *lui montrant l'appartement de sa fille.*

Courcelle, voyez-la : dans le cloître élevée,
D'un air sombre & timide on ne l'a pas sauvée.

C O U R C E L L E.

Une rose nouvelle en sa simplicité,
Ne se produit d'abord qu'avec timidité.
De l'aimable vertu ces traits sont l'appanage ;
D'une flamme éternelle ils me feront le gage.



SCENE V.

Mad^e. DUTERTRE, *seule.*

QUE d'esprit! de grandeur!.. Si ma fille aujourd'hui
Refusait le bonheur de se donner à lui!...
Si, dédaignant ses vœux & sa haute naissance,
Elle lui témoignait sa froide indifférence,
Lui laissait entrevoir son amour pour Zirval...
Zirval, d'un tel Marquis, trop indigne rival!
Quel coup m'accablerait en l'étonnant lui-même?
Des grands honneurs toujours j'eus une soif extrême.
Je voulais, si le sort m'eut conservé mon fils,
Voir un jour dans ses mains le glaive de Thémis.
Le grand nom de Courcelle est fameux dans l'Histoire.
Ne retrouvé-je pas ici toute ma gloire?
Élevons-nous vers elle; & de cette hauteur,
Contemplons à nos pieds un peuple admirateur.
La noblesse avant tout: l'or peut donner l'aisance;
Mais est-il comparable au prix de la naissance?
Que veut Fanni?



S C E N E VI.

Mad^e. DU TERTRE, FANNI.

FANNI.

MADAME, en ces momens d'effroi,
Souffrez que mes esprits soient revenus à moi.
Après ce que j'ai vu, pourrait-elle être heureuse?

Mad^e. DU TERTRE.

Que me dis-tu?

FANNI.

Quelle est sa destinée affreuse!
Madame, apprenez tout : les yeux baignés de pleurs,
Votre fille avec moi relisait ses malheurs ;
Le Marquis, d'un air fier, se présente vers elle :
» Vous pleurez, a-t-il dit, quelle douleur cruelle
» Accable vos esprits égarés, confondus ?
» Notre hymen va sécher tous vos pleurs superflus ?
Il nous quitte aussi-tôt : votre fille tremblante ,
Le regarde partir & tombe défaillante.
Quel discours tout-à-coup sa bouche a proféré !
» Allons , a-t-elle dit , l'autel est préparé...
» Obéissons , jurons un hymen détestable ,
» Qui me rende à jamais à moi-même exécration.
Tout son corps tourmenté s'agitait dans mes bras ;
J'ai tremblé pour sa vie en ces cruels combats.

A la lumière enfin , mes soins l'ont rappelée ;
 Elle a fixé sur moi sa paupière troublée ,
 Et du fond de son cœur , pouffant un long soupir :
 » Fanni , m'a-t-elle dit , si tu veux me servir
 » Dans cette extrémité , cours auprès de ma mère ,
 » Offre-lui le tableau de ma douleur amère ,
 » De mes déchiremens , de mes tourmens cruels ;
 » Peins-lui mon désespoir & mes pleurs éternels.
 » Elle ne fera pas peut-être impitoyable :
 » Obtiens qu'elle diffère un hymen qui m'accable.

Mad^e. D U T E R T R E.

Différer son hymen !... Mais , le puis-je , Fanni ,
 Lorsque tout en ce jour est préparé pour lui ?
 Si proche du bonheur , peut-elle méconnaître
 La bienfaisante voix du sang qui l'a fait naître ?
 Vivre heureuse , est-ce donc une si dure loi ?
 Elle m'a tout promis : qu'elle observe sa foi.

F A N N I.

Luzzile qui vous aime , obéira sans doute :
 Mais combien à son cœur ce sacrifice coûte !..
 Soumise à votre arrêt , vous la verrez mourir.
 Par ses pleurs , par les miens , laissez-vous attendrir.
 Vous n'êtes point barbare ; hélas !... vous êtes mère.

Mad^e. D U T E R T R E , *à part , en soupirant.*

A ces mots , je sens trop combien elle m'est chère.

(*Haut*).

Cesse , par tes discours , d'accroître mes ennuis ;
 Fanni , je me connais , & je fais qui je suis.

C'est

C'est ma fille ; je l'aime , & j'ai des droits sur elle.
Entretiens-moi plutôt du Marquis de Courcelle ,
De ses titres , son nom , de ses nobles ayeux ;
Peut-être ses enfans seront aussi grands qu'eux.
Ne pense pas , Fanni , que Luzzile inflexible ,
Aux transports d'un époux soit encore insensible.
L'Hymen unit les cœurs les plus indifférens.
Elle respecte en vain les stupides sermens.
Qu'elle fit dans un âge où , séduite , charmée ,
Elle crut qu'elle aimait & qu'elle était aimée.
Non : ce n'est point amour , c'est ivresse , fureur ;
Elle-même bien-tôt avouera son erreur.
Dès que de sa raison elle sera maîtresse ,
Dès qu'elle connaîtra le prix de ma tendresse ,
Le mérite éclatant de son illustre époux ,
Elle m'applaudira de mon juste courroux.

F A N N I.

Madame, plaise à Dieu que vos vœux s'accomplissent !
Mais , d'horribles penfers sans cesse me saisissent ,
Et mon esprit ne peut se nourrir du bonheur
Dont peut-être l'espoir flatte trop votre cœur.
De quel front désormais m'offrirai-je à Luzzile ,
Si ma prière ici ne lui devient utile ?
Hélas ! ayez pitié...

Mad^e. D U T E R T R E.

Je ne t'écoute pas :
Sans différer , dirige auprès d'elle tes pas ;

B

Dis-lui que tu m'as vûe à moi toujours semblable ;
Dis , qu'en mes volontés je suis inébranlable ,
Que je veux cet hymen , que je l'ai résolu ,
Qu'il se fera bien-tôt : c'est mon ordre absolu.

S C E N E V I I.

F A N N I , *seule.*

R I E N ne peut la fléchir !.. Dans ce honteux message,
Pleurs , prières , terreur , j'ai tout mis en usage.
Avide des honneurs , elle ferme les yeux
Sur les tristes effets d'un hymen malheureux.
Elle ne veut pas voir dans son dessein sévère
Qu'elle immole sa fille... Est-ce donc être mère ?
Luzzile infortunée !... Hélas ! dans vos malheurs ,
Quel fruit retirez-vous de mes stériles pleurs ?

Fin du premier Acte.

A C T E I I .

S C E N E P R E M I E R E .

D O R V I G N Y , C O U R C É L L E .

D O R V I G N Y .

U N moment dans ces lieux arrêtons nous, Courcelle.
Le tems rapide fuit ainsi qu'une étincelle ;
Mais pour mettre à profit celui qui reste encor ,
Le rappel du passé nous est un beau trésor.
Des faux plaisirs du monde il peint la folle yvresse.
Hélas ! A votre sort combien je m'intéresse !
Orphelin malheureux dès vos plus jeunes ans ,
Je pris les plus grands soins de vos jours innocents.
Votre éducation par moi-même formée
Sans relâche occupa ma tendresse alarmée.
La jeunesse toujours chérit quelques erreurs.

(A part.)

Espérons tout de lui ; l'hymen change les mœurs.

(Haut.)

Pour précepte dernier écoutez ma prière :

Vous voyez que je touche au bout de ma carrière ;

Quand le bras de la mort aura fermé mes yeux ,

Si vous m'aimiez , soyez en tout tems vertueux.

Hélas ! Vous me devez quelque reconnaissance ;
 Vous ne tromperez pas ma flatteuse espérance.

C O U R C E L L E .

(*Bas.*)

(*Haut.*)

Toujours il moralise ; oui , mon cœur à jamais
 Bénira votre nom & louera vos bienfaits.
 Vous m'avez tenu lieu du pere le plus tendre ;
 Je vous dois tout : de moi vous pouvez tout attendre
 Mais pourquoi m'accabler par de tristes discours ?
 De l'horreur du tombeau vous me parlez toujours :
 Repoussez loin de vous cette funeste image ,
 Qui met dans votre bouche un importun langage.
 Jouissons du présent , d'un heureux souvenir ,
 Sans nous inquiéter du fatal avenir.
 Quelque point où le sort ait fixé notre terme
 Il faut sans le prévoir l'attendre d'un pied ferme.
 Tels sont mes sentiments : moi ! Je songe aujourd'hui
 A l'hymen , au bonheur que je goûte par lui.
 Il ajoute à mon nom une fortune immense ,
 Et je vais soutenir l'éclat de ma naissance.
 Avec l'or mille fleurs vont naître sous mes pas.

D O R V I G N Y .

Courcelle , c'est là tout ? Vous ne me parlez pas
 De Luzzile , l'objet d'une chaîne éternelle ,
 De ses traits , ses vertus , de votre amour pour elle ?
 Vous m'effrayez.

C O U R C E L L E .

L'amour , je le compte pour rien :
 Est-ce l'amour qui fait notre souverain bien ?

J'ignore si Luzzile à mes vœux plus propice
 Au sang qui m'a formé rendra plus de justice ;
 Peut-être qu'abaissant des dédains affectés ,
 Elle méritera mon cœur & mes bontés.
 Je le souhaite ainsi : mais si son caractère
 Plus soumis le premier , ne s'occupe à me plaire ,
 On ne me verra pas pour elle m'empresser.
 A ce point ma fierté ne saurait s'abaisser.
 Son cœur pour ses appas voyant que je soupire ,
 Usurperait bientôt un tyrannique empire.
 Moi ! subir un tel joug ! Je veux que sous mes loix
 Une femme m'adore & me craigne à la fois.

D O R V I G N Y.

O sentiments d'orgueil , trop durs à ma tendresse !
 O inutiles soins que j'eus de sa jeunesse !
 Vous voulez qu'une épouse attentive à vos vœux
 Tremble en votre présence & porte un joug affreux !
 Je ne vous appris pas cette horrible maxime ,
 Et vous l'avez puisée à l'école du crime.
 Dans cet hymen par vous tant de fois demandé ,
 Ce n'est donc pas l'amour qui vous a décidé !
 Il devait-être , hélas ! votre premier mobile.
 Le seul appas des biens

C O U R C E L L E , *voyant arriver Luzzile.*

Arrêtez , c'est Luzzile.

Je me trompais , mon cœur ne se connaissait pas.
 Je l'adore , & je vole audevant de ses pas.



SCENE II.

Mad^e. DU TERTRE, LUZZILE, D'ORVIGNY,
COURCELLE.

D'ORVIGNY, *à part.*

D'UN éternel amour que ce soit le présage!
(*En regardant Luzzile.*)

Une aimable pudeur régné sur son vilage.

COURCELLE, *à Luzzile.*

Quel charme à votre aspect a pénétré mes sens !

L'autel fume déjà du plus suave encens ;

Donnez-moi votre main & courons-y , Madame.

Allons près du Ministre épurer notre flâmme.

Sous les loix de l'hymen , que nous ferons heureux !

LUZZILE.

L'Être infiniment saint , agréra-t-il nos vœux ?

COURCELLE.

Partout où je ferai , soyez la souveraine.

Prenez un vaste empire & commandez en Reine.

D'ORVIGNY.

D'un songe fantastique , est-ce l'illusion ?

Mes yeux seront témoins d'une telle union !

Le ciel a donc permis à ma faible vieillesse

D'être en proie aux transports d'une vive allégresse

Je vais me reproduire en mes dignes neveux !

Hélas ! C'était le terme où tendaient tous mes vœux.

Je bénis l'Éternel de mes destins prospères,
 Et je descends tranquille au tombeau de mes pères.
 Vivez, heureux époux, quand je ne serai plus;
 Faites à vos enfants imiter vos vertus.
 Ce qui fait le bonheur, ce n'est pas la fortune;
 C'est la vertu : la vie est sans elle importune.
 Gravez dans votre cœur ce précepte, ô mon fils !..

(*Voyant soupirer Madame du Tertre.*)

Madame, pardonnez, si j'émeus vos esprits.

MAD^e. DU TERTRE.

Vous leur conserverez la tendresse d'un père ? ..

D'ORVIGNY.

Et vous aurez pour eux des entrailles de mère ? ..

O instants précieux ! O jour plein de douceur !

(*Regardant tendrement Luzzile & Courcelle.*)

Que ce nœud tous les deux vous attache au bonheur !

(*Parlant à Courcelle.*)

Gardez à votre épouse un cœur brûlant pour elle.

(*Parlant à Luzzile.*)

Madame, à votre époux foyez toujours fidelle.

(*Parlant à tous deux.*)

C'est une douce loi : si vous la remplissez,

Tous vos autres devoirs vous deviendront aisés.

COURCELLE.

Nous suivrons à jamais ces leçons de sagesse.

MAD^e. DU TERTRE, *s'en allant & emmenant
 avec elle d'Orvigny.*

Cédons à leur amour ces momens de tendresse.



S C E N E I I I.

LUZZILE, COURCELLE.

COURCELLE.

Nous voici seuls, Madame : il faut me déclarer
Si mon cœur dès ce jour pour vous doit soupirer ,
Ou si du tems plutôt il faudra que j'attende
Qu'à mes soins assidus, le vôtre enfin se rende.
Je ne peux m'éblouir au point de ne pas voir
Qu'un autre en votre cœur exerce son pouvoir ;
Qu'un autre a sçu vous plaire & captiver vos charmes,
Que votre amour pour lui vous fit verser des larmes,
Lorsque tantôt voulant bannir votre chagrin ,
Vous m'avez accablé du plus cruel dédain.
Inhumaine !

LUZZILE.

Quoi donc est-ce à vous de vous plaindre ?
Ecoutez-moi ; jamais je n'ai sçu l'art de feindre.
Courcelle , il est trop vrai que je formai des nœuds ;
Longtems avant le jour qui vît naître vos vœux.
Il est vrai que mon cœur s'ouvrit dès son aurore
Aux soupirs d'un mortel , hélas ! . . que j'aime encore.

COURCELLE.

Pouvez-vous me le dire ? où l'amour vous conduit

LUZZILE.

J'aurais voulu laisser ce secret dans la nuit :

Mais puisque l'on me force en ce jour détestable
A me rendre odieuse, à devenir coupable,
A vous donner ma main, quand un autre a mon cœur,
De l'abîme où je suis je découvre l'horreur.
Que cet aveu pour vous ne soit pas une offense.
C'est celui d'un cœur droit, celui de l'innocence.

C O U R C E L L E.

J'espère vaincre un jour vos préjugés cruels.

L U Z Z I L E.

Non, non : n'espérez rien. Notre amour aux autels
Par le sceau du ferment devint inviolable.
Craignez de contracter un hymen déplorable ;
L'un & l'autre en ce jour nous ferons malheureux,
Vous d'être injuste, & moi d'avoir trompé les cieux.

C O U R C E L L E.

Madame, j'attribue aux mœurs du monastère
Votre délicatesse & votre humeur austère.
Le cloître loin du monde en garde la fierté ;
Elle habite souvent avec la piété.
Vous repoussez ma main, vous dédaignez ma flamme ;
Savez-vous de quel prix elles seraient, Madame,
Si conservant mon rang dans mes transports jaloux
J'eusse offert mon hommage à toute autre que vous ?
Ma naissance attendait de vous plus de justice.
Ah ! Pourquoi m'objecter l'horreur d'un sacrifice ?
Vous avez, dites-vous, par un pieux ferment
Engagé votre cœur, vos jours à votre amant :
La foi de ce ferment n'a rien que je suspecte ;
Et mon ame étonnée avec vous le respecte.

Mais ne ferait-il pas quelque moyen heureux
De rendre notre hymen moins horrible à vos yeux ?
Vous ne pouvez m'aimer , mon état est funeste ;
Le votre fera doux , & le malheur me reste.

LUZZILE.

Que prétendez-vous dire ?

COURCELLE.

Ah ! Madame , du moins
Ne blâmez pas l'effet de mes généreux soins.
Nous irons aux autels jurer notre hymenée ;
Il ne vous tiendra pas dans mes fers enchaînée.
Maîtresse , indépendante , & libre chaque jour ,
Vous ne consulterez que la voix de l'amour :
Ce n'est pas là trahir les serments que vous fites.

LUZZILE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? O maximes maudites !
Tremble , impie , en ces lieux ; l'anathême est sur toi.
D'après de tels conseils , vis-tu sous quelque loi ?
Dis , ta religion , la connais-tu ? Qu'est-elle ?

COURCELLE.

Toujours de la fureur ! . . Vous m'accablez , cruelle.

LUZZILE.

Malheureux , tu prétends que je peux en ce jour ,
En te donnant ma main , conserver mon amour ;
Et ton impiété dans un tel privilège ,
Veut me voir à la fois doublement sacrilège ! . .
Je ne m'attendais pas à ce comble d'horreur.
Mais à me rechercher , qui décida ton cœur ?
Est-ce l'amour , dis-moi ? Ce n'est pas son langage :

L'amour ne souffre pas qu'un autre amour l'outrage.
Il veut dominer seul ... eh bien ! que me veux-tu ?
Renonce à moi : pourquoi m'arracher ma vertu ?

C O U R C E L L E.

Bien loin qu'avec aigreur , Madame , je réponde ;
Je blâme comme vous , ces maximes du monde.
Elles ont éprouvé votre juste courroux :
Vos reproches amers ont un charme bien doux.
J'aime votre candeur signe de l'innocence ;
Mais jamais mon orgueil ne souffrit une offense.
J'aurais pu d'un seul mot , punir tous vos mépris ;
Je les veux oublier ; c'est tout ce que je dis.
Ma présence vous nuit , vous déplaît , vous irrite ;
Ma réserve , peut-être , aura quelque mérite.
Je m'éloigne un instant.

S C E N E I V.

L U Z Z I L E , F A N N I.

L U Z Z I L E.

Q U E L L E fatalité ?
Rassembla tant d'orgueil & tant d'impiété ?
Ah ! ma chere Fanni , tu me revois tremblante ;
Ce n'est plus là l'effet des transports d'une amante.
C'est celui de l'horreur des discours odieux ,
Que vient de débiter un impie en ces lieux.

Il a bien pu me dire en sa scélératesse
 Que j'ai pour mes serments trop de délicatesse ,
 Et que sans les trahir , je pouvais en ce jour
 Jurer les nœuds d'hymen & garder mon amour.

F A N N I , *à part.*

Lui-même il serait donc lié par d'autres chaînes !

L U Z Z I L E .

Ce sont là , m'a-t-il dit , les maximes mondaines ;
 S'il est ainsi , le monde est un monstre à mes yeux ,
 Qui mérite à jamais l'anathème des cieux.

F A N N I .

Ne vous y trompez pas : dans ce siècle , Luzzile ,
 La vertu sur la terre a bien plus d'un asyle.
 Il est des unions que bénit l'Éternel ,
 Et que toujours couronne un amour mutuel.
 Plus rares chez les grands . . .

L U Z Z I L E .

Laisse vers la barrière ,

Ces demi-Dieux montrer leur brillante carrière ;
 La mienne va finir : les instants me sont chers ;
 Dans ma punition , je m'arrache aux enfers.
 Ah ! Zirval ! cher amant ! reçois mon sacrifice ;
 Non , je n'attendrai pas que ton bras me punisse :
 Aussi juste que toi , je préviendrai tes coups ;
 Je saurai m'éviter tes yeux pleins de courroux.
 Écoute , si Zirval après ma mort prochaine ,
 Revenait en ces lieux , te parlait de sa chaîne ;
 S'il m'adorait en cor , dis-lui que mes regrets
 Furent en expirant , de le perdre à jamais.

Dis-lui qu'en mon amour je vécus malheureuse ;
Dis qu'en songeant à lui , je mourus vertueuse.

F A N N I.

Mon Dieu , retirez-la de ce funeste état ,
Et préservez ses jours d'un pareil attentat.
C'est vous , juste vengeur , qui punissez le crime.
Elle aima la vertu... sauvez-la de l'abîme.
Vous oseriez , Luzzile , attenter sur vos jours ?
Songez que l'Éternel en a prescrit le cours ;
Que seul il a des droits sur les instants qu'il donne ;
Qu'à votre désespoir sa clémence pardonne ,
Pouvû que votre cœur plus soumis à sa loi ,
Attende dans la paix qu'il vous rappelle à foi.

L U Z Z I L E.

Moi ! jurer cet hymen !... Moi ! Proclamer ma honte !
Celle de mon amant !... Non , la mort la plus prompte
Sçaura me délivrer de cet horrible affront.
Vois : mon arrêt fatal est écrit sur mon front.
Rien ne peut m'empêcher de prévenir moi-même
Le courroux d'un amant & d'un Dieu l'anathême.
Je m'abuse peut-être & n'aurai pas besoin
De rendre à mon état cet officieux soin.
Je sens que par degrés mes forces s'affaiblissent ;
Mon sang troublé se glace & mes yeux s'obscurcissent.
Un froid mortel habite en mon cœur abattu ;
Fanni , sois le soutien , l'appui de ma vertu.

F A N N I.

Prends pitié de mes pleurs , ô divine clémence !

Qu'entends-je ? Quel mortel à mes regards s'avance ?
Dieu ! Si c'était Zirval ! ..

SCENE V.

LUZZILE, FANNI, COURCELLE,
SAINT-LOIR.

*(Ce dernier , plus grand que Courcelle a un habit
de semblable couleur que celui de son parent , &
tient une lettre à la main.)*

COURCELLE, *dans le fond du Théâtre ,
à Saint-Loir.*

Vous voyez devant vous
L'objet qui va fixer mes destins les plus doux.

SAINT-LOIR, *d'un ton pénétré.*
Que vous êtes heureux , Marquis !

LUZZILE, *regardant Saint-Loir de côté.*

C'est son image.

Un noble caractère est peint sur son visage :

Je me plais à le voir , & je tremble , Fanni.

COURCELLE, *présentant Saint-Loir
à Luzzile.*

J'offre à vos yeux , Madame , un parent , un ami ,
Qui toujours sous ces traits à moi s'est fait connaître.

SAINT-LOIR, *à Luzzile.*

Madame en ce beau jour , peux-je faire paraître

Les sentiments d'un cœur qui dans l'adversité
Désire avec ardeur votre félicité ?
Élève des vertus , vous en êtes bien digne.

L U Z Z I L E.

Le ciel m'accorderait une faveur insigne.
Je reçois votre hommage , il est cher à mon cœur.
Pourquoi le vôtre est-il en butte à la douleur ?
Que vous me pénétrez par ces traits !

S A I N T - L O I R , *du ton le plus pénétré.*

Ah ! Madame ;

Ah ! Marquis : ces instants occupent votre flâme.
Lorsque pour votre hymen tout s'embellit de fleurs,
Je devrais vous cacher mon chagrin & mes pleurs.
Pardonnez : malgré moi ma tristesse m'accable.
C'était bien le mortel , hélas ! le plus aimable ...
Ah ! mon ami , le sort a terminé tes jours ,
Le même coup des miens abrégera le cours.
Mes yeux ont-il bien lû cette lettre cruelle ?
Je ne puis la relire , ami , que contient-elle ?

C O U R C E L L E *prenant la lettre.*

Ouvrons : » Depuis huit jours nous ne revoyons plus
» Ce jeune homme bien né dont le vaste génie ,
» Ne crut point avilir les Arts par les vertus :
» Le bruit court qu'en duel il a perdu la vie. »
Le bruit court ... ce malheur n'est donc pas bien réel ?

S A I N T - L O I R *reprenant la lettre.*

Cher Courcelle , il avait un bouillant naturel.
Il était bon , humain , mais repoussait l'offense.
De quelqu'audacieux réprimant l'arrogance ,

Il aura proposé ce combat inégal ,
Où la faible vertu souvent se défend mal.
Mon ami fera mort.

L U Z Z I L E , *à part.*

Chaque mot qu'il profère
Me trouble , me confond , m'abbat , me désespère.

C O U R C E L L E .

Saint-Loir , de votre ami quelque soit le destin ,
Il faut n'y plus penser , s'il vous est incertain.
Écartez loin de vous la triste prévoyance ,
Qui vous trompe peut-être & bannit l'espérance.
Je fais que notre cœur est prompt à présumer
Les accidents fâcheux qui peuvent l'alarmer ;
Mais jamais sur un doute un cœur grand ne s'alarme.

S A I N T - L O I R .

Combien sa liaison avait pour moi de charme !
Juste , compatissant , honnête , généreux ,
Tant de vertus , hélas ! me font bien malheureux.
Ah ! mon ami . . . Zirval !

L U Z Z I L E , *s'évanouissant dans les bras
de Fanni.*

Zirval !

F A N N I .

Funeste flamme !

Dieu ! Quels coups ! . . .

C O U R C E L L E , *à Saint-Loir.*

Qu'as-tu dit ?

(*Il s'approche de Luzzile & continue.*)

Secourons-la : Madame ! . . .

L U Z Z I L E ,

L U Z Z I L E , *reprenant ses esprits & voyant Courcelle auprès d'elle , fait un pas en arriere.*

Ociel ! Que vois-je ? Où suis-je ? Ah ! soutiens-moi , Fanni.
Ce lieu me fait horreur , arrache moi d'ici.

(*Elle sort avec Fanni.*)

C O U R C E L L E , *après un moment d'étonnement.*

Malgré tous vos mépris , je vous suivrai , cruelle.

S C E N E V I.

S A I N T - L O I R , *seul.*

Q U E L effet a produit cette triste nouvelle !
Qu'ai-je vû malheureux ? Est-ce un enchantement ?
A peine je reviens de mon saisissement.
En pleurant un ami , devais-je donc m'attendre
Que Luzzile y prendrait un intérêt si tendre ?
J'ai versé la douleur dans son cœur agité :
Ce dernier coup manquait à mon adversité.
Je la reçois de vous , ô divine puissance !
Mais vos justes regards ont vû mon innocence
Vous savez si mon cœur conçut le noir dessein ,
D'apporter l'amertume & la mort dans son sein.
Lorsque le sort cruel me poursuit & m'opprime ,
Je n'éprouve du moins aucuns remords du crime.

Fin du second Acte.

ACTE III.
SCENE PREMIERE.

Mad^e. DU TERTRE, LUZZILE.

Mad^e. DU TERTRE.

Si je ne consultais ici que ma fureur ,
Si le Marquis trop bon n'excusait votre erreur ,
Et poussé par l'amour , la pitié , l'indulgence ,
N'eut désarmé mon bras avide de vengeance ;
S'il ne brûloit encor de s'unir avec vous ,
Vous auriez ressenti bien-tôt tout mon courroux.
Vous n'avez pu cacher votre odieuse flamme :
L'Amour , jusqu'à ce point , a corrompu votre ame ,
Que vous avez payé des plus cruels mépris
Tous ses soins obligeans dignes du plus beau prix.
Malheureuse ! Est-ce-là tenir votre promesse ?
Et deviez-vous ainsi répondre à ma tendresse ?
Parlez : vous ne l'osez , & vous baissez les yeux.

LUZZILE.

Je ne puis soutenir vos regards furieux.
De grace toute-fois , n'imputez pas , Madame ,
La pudeur de mon front aux remords de mon ame.

J'ai repoussé Courcelle , & mon cœur satisfait
De ce crime apparent s'applaudit en secret.
Votre amitié toujours me fera respectable :
Mais devant l'Éternel , fus-je pas trop coupable ,
De vous avoir promis de violer mes vœux ,
De trahir les soupirs d'un amant malheureux
Qui vient de terminer sa déplorable vie ?
Hélas ! je fus parjure , & le Ciel m'a punie.

Mad^e. D U T E R T R E.

Mon amitié toujours aura votre respect ?...
Perfide , ce discours doit m'être bien suspect ,
Lorsque par votre orgueil vous m'offensez encore.
Si je tarde à punir , allez , je vous abhorre :
Puisse le Ciel qui voit mon indignation ,
Faire tomber sur vous sa malédiction !...
Quel châtement horrible ai-je imploré , barbare !
L'ambition m'aveugle , & m'entraîne & m'égare.
Gardez-vous , juste Dieu , d'accomplir ce souhait.
Mon cœur le désavoue & j'y vois un forfait.
Luzzile , excuse en moi ces transports de colère ,
Signes trop évidens que tu m'es toujours chère.
Si je t'en aimais moins , aurais-je tant d'ardeur
A presser cet hymen , à vouloir ton bonheur ?
Oui , ton bonheur... Tu peux désormais y prétendre.
Zirval vient de mourir ; je respecte sa cendre.
Mais par ce coup du fort , tes liens sont rompus ,
Tes sermens sont tombés , ils ne t'enchaînent plus.

L U Z Z I L E.

Ne me présentez pas un tableau si funeste :

Il peint en traits affreux la vengeance céleste.
Je vous obéirai : c'est vous en dire assez.

Mad^e. D U T E R T R E .

Je rends graces au Ciel de cet heureux succès.
Ma fille , je puis donc annoncer à Courcelle ,
Qu'à ses vœux votre cœur ne sera plus rébelle ,
Que de sa flamme enfin il recevra le prix ,
Qu'une seconde fois vous me l'avez promis.

S C E N E I I .

L U Z Z I L E *seule.*

DIEU ! d'un cruel état vous m'avez retirée.
Mais à quelle douleur vous me laissez livrée !
La moitié de mon ame a déserté mon corps.
Si la voix des humains pénètre chez les morts ,
Si la vertu d'un Dieu leur transmet nos langages ,
Mânes de mon amant , recevez mes hommages.
C'est le juste tribut de la fidélité ,
Qui dans mon cœur brûlant a toujours éclaté.
En ces momens , plongé dans la nuit du silence ,
Des soupirs d'un rival , si votre amour s'offense ,
Avant que le destin le fasse mon époux ,
Contentez mes desirs : rappelez-moi vers vous.
T'implorerais-je en vain , Zirval , ombre chérie ?
Fais - moi participer à ta nouvelle vie.

Hâte-toi, le tems presse , on m'entraîne aux autels :
Nous nous étions juré des amours immortels.
Tu n'es plus... Le ciseau de la Parque inhumaine
A-t il de nos sermens aussi coupé la chaîne ?
Viens dissiper mon doute , éclaire mon esprit.

(*Après un long moment de surprise*).

Quel cri perce à travers les ombres de la nuit !
Tout tremble sous mes pieds... Quels accens ! quel miracle !
Tu ne me trompes point , Amour , c'est ton Oracle.
Oui ; mes mains dresseront ce triste monument,
Où je peindrai les traits , le nom de mon amant.
Et là pendant trois jours , loin des regards profanes,
Par le myrthe & l'encens , j'appaiserai ses Mânes.
Amour , je le promets ; & j'atteste le Ciel ,
Que par ma mère alors entraînée à l'autel ,
Lorsque j'aurai rempli ma promesse parjure ,
D'immoler tous mes vœux à l'hymen que j'abjure ;
Quand la main du Ministre aura béni ces nœuds ,
La mienne dans mon sang me délivrera d'eux.

S C E N E I I I.

LUZZILE , COURCELLE.

COURCELLE.

JE ferai donc heureux ! Est-il bien vrai , Madame ?
Vous ne dédaignez plus , ni ma main , ni ma flamme.

Quel propice destin qui changea votre cœur !
 Nous sommes éclairés souvent par le malheur.

L U Z Z I L E .

Dans le plus grand de tous j'étais enveloppée.
 Je bénis avec vous la main qui m'a frappée :
 J'avais trop mérité cet horrible courroux ;
 J'ajoute à ma misère en me donnant à vous ;
 Car , ne pensez jamais que vous puissiez me plaire :
 Je ne fais qu'obéir aux ordres de ma mère ;
 Vos soins ne me font rien.

C O U R C E L L E .

Vous changerez d'avis ,
 Lorsqu'un heureux hymen vous aura tout soumis.

L U Z Z I L E .

Pourquoi toujours parler & d'hymen & de flamme ?
 Pensez-vous que ce jour nous unisse ?

C O U R C E L L E .

Oui , Madame
 Mon bonheur plus long-tems ne peut se différer.

L U Z Z I L E .

Quand donc cesserez-vous de me désespérer ?
 Aurez-vous envers moi toujours de l'injustice ?
 Vous voulez que , livrée au plus cruel supplice ,
 Lorsque j'apprends la mort , juste Dieu ! de Zirval...
 Je couronne aux autels les vœux de son rival ?
 Ah ! laissez un cours libre à ma douleur auguste.

C O U R C E L L E .

Quoi ! Madame , c'est vous qui me traitez d'injuste ,

Quand vous osez placer à côté de mon nom
Le fils d'un Commerçant de basse extraction !

L U Z Z I L E.

Si vous le méprisez par sa vile naissance ,
Un Commerçant aussi me donna l'existence.

C O U R C E L L E.

(*A part*).

(*Haut*).

Ce discours me confond. Hélas ! pour être heureux ,
Suffit-il d'être né de célèbres ayeux ?

L U Z Z I L E.

Non : il faut de plus l'or.

C O U R C E L L E.

Que dites-vous, Madame ?
De grace , jugez mieux de ma brûlante flamme.
Épris de vos appas , c'est l'excès de mes feux
Qui me rend devant vous criminel , odieux.
Je m'offensais qu'un autre , habile à vous séduire ,
Ait pu dans mes desseins me traverser , me nuire ;
Voilà ce qui toujours , aigrissant ma raison ,
Me fera détester son périssable nom.

L U Z Z I L E.

Connaissez-le , du moins : humble , juste , sincère ,
Des mortels ses égaux soulageant la misère ,
Il était embelli de toutes les vertus :
Après ce dernier trait , je ne dis rien de plus.
J'aurais pu vous vanter sa physionomie ,
Sa taille , son maintien , sa démarche hardie ;
C'étaient des titres vains pour mériter mes vœux ,
Et je n'aimai dans lui que l'homme vertueux.

Décidez à présent d'un esprit équitable ,
 De la séduction s'il put être capable ;
 Vous-même , jugez-vous : dites , par quel endroit
 De me persécuter vous vous faites un droit.
 Oui : je compte pour rien l'orgueil de la noblesse ;
 Il eut par-dessus vous ses vertus , ma tendresse.

C O U R C E L L E .

Sans réserve , toujours ainsi vous m'outragez ;
 Vous croyez tout permis à vos sens affligés.
 Et moi , je montrerais assez peu de courage
 Pour flatter vos mépris & caresser l'outrage !
 Et je pourrais descendre à ce point assez bas ,
 Pour souffrir tout de vous & n'y répondre pas !

L U Z Z I L E , *du ton le plus animé.*

Oui , tu dois te venger d'une pareille offense ;
 Frappe , frappe , te dis-je.

C O U R C E L L E .

O divine puissance !

L U Z Z I L E .

Alors je connaîtrai ta noblesse , ton rang ,
 Je bénirai ta main qui versera mon sang ;
 Frappe.

C O U R C E L L E .

O Ciel ! tout le mien se glace dans mes veines.

L U Z Z I L E .

Tu me deviendras cher en finissant mes peines ;
 Tu trembles , malheureux , & ton débile bras
 Fait peu pour ta fureur & ne l'assouvit pas.

C O U R C E L L E.

Tant de grandeur m'étonne & me ferme la bouche.
Ah ! Madame , prenez un regard moins farouche ,
Et ne m'accablez pas de l'horreur d'un discours
Que je n'avais jamais entendu de mes jours.
Moi ! verser votre sang !... Moi ! je serais coupable
Du plus grand des forfaits , du plus abominable !

L U Z Z I L E.

Si c'en est un , du moins , il fera le dernier
Que j'aurai vu , qui va les faire tous oublier.
A mon horrible état , si tu rends ce service ,
Je te pardonne tout : tu n'as plus d'injustice ;
Et si ton bras encor se refuse à mes vœux ,
Cède ce fer au mien , il me servira mieux.

(Elle veut prendre l'épée de Courcelle , & tout-à-coup s'arrêtant , & levant les mains au Ciel).

Que veux-je faire ? ô Dieu ! votre loi permet-elle
Que je porte en mon flanc une main criminelle ?
Courcelle , excusez-moi , je n'ai plus de courroux :
Je viens vous implorer , je tombe à vos genoux.

C O U R C E L L E , *la relevant.*

Ah ! Madame.

L U Z Z I L E.

Témoin de toute ma faiblesse ,
De mes emportemens , de ma coupable ivresse ,
Pardonnez-les ; ils sont l'effet de la fureur ,
Qu'un trop funeste amour fit naître dans mon cœur.
Que la Religion avec vous me pardonne !
A mon sort malheureux toute je m'abandonne.

Épargnez à ma mère un déplaisir mortel,
 Célez-lui mon forfait, je vous suis à l'autel.
 Mais, lorsque je consens par un effort suprême
 A m'enchaîner à vous, malgré mon cœur lui-même,
 Vous, vous ferez du moins assez judicieux
 Pour donner quelques jours à mes regrets affreux.

COURCELLE.

Que me demandez-vous? peux-je, hélas! y souscrire?
 Lorsque votre raison a repris son empire,
 Lorsqu'une heureuse paix règne sur tous vos sens;
 Venez, venez répondre à mes empressements.
 Peut-être que plus tard ils vous seraient nuisibles.
 Profitons tous les deux de ces momens paisibles.

(*Zirval paraît dans le fond du théâtre*).

(*Courcelle continuant*).

L'aurore du bonheur ne doit plus m'éblouir;
 Le moindre retard peut le faire évanouir.
 Venez.

(*Il prend la main de Luzzile*).

SCENE IV.

LUZZILE, COURCELLE, ZIRVAL.

ZIRVAL, dans l'enfoncement, tirant son épée.

J'EN ai trop vu : tu vas jouir, parjure,
 Du fruit de ta noirceur & de ton imposture :
 Que mon sang à tes yeux...

L U Z Z I L E s'est précipitée vers Zirval & s'écrie.

*Zirval ! c'est vous , Zirval !...
Qu'alliez-vous faire ? hélas !*

Z I R V A L , repoussant Luzzile.

*Céder à mon rival
Tous les droits d'un amant qui ne doit plus te plaire,
Te délivrer d'un monstre & finir ma misère.*

L U Z Z I L E.

Est-ce un songe ? Est-ce vous , Zirval , que je revois ?

Z I R V A L.

Témoin de ton forfait , oui , perfide , c'est moi.

L U Z Z I L E.

*C'est lui ! d'où se peut-il qu'un tel bonheur me vienne ?
Zirval !*

Z I R V A L.

*Sa voix me charme & radoucit la mienne.
Luzzile !*

L U Z Z I L E.

*Cher amant , par quel bienfait des Cieux,
Alors qu'on m'immolait , te revois-je en ces lieux ?
Du faux bruit de ta mort , récemment accablée ,
J'implorais le trépas , tu m'en as rappelée.
Quel heureux jour m'éclaire ! ah ! Zirval , ne crois pas
Qu'aucun charme en ce monde eût arrêté mes pas
Écouté de ma mère , un tyran sacrilège ,
M'entraînant malgré moi dans un horrible piège ,
Aurait pu me forcer à lui donner ma main ;
Elle-même aussi-tôt m'eût déchiré le sein.*

ZIRVAL.

Puis-je en croire mes vœux , & ta flamme si belle ?
Après ce que j'ai vu tu me ferais fidelle ?
Tu ferais libre encoi ?

LUZZILE.

Moi , libre !... Et toi , l'es-tu ?
Respecte mieux ma foi , mon amour , ma vertu.
Si j'étais désormais indigne de te plaire ,
Aurais-je si long-tems attendu ta colère ?
Aurais-je soutenu ton aspect furieux ?
Mon sang , en ta présence , eût inondé ces lieux ;
Je ne te verrais plus....

ZIRVAL, *remettant son épée dans son fourreau.*

Tu me rends à la vie.

Qui bien-tôt par ce fer m'allait être ravie.
Mais , Luzzile , dis-moi , quel était son dessein ,
Lorsque sa main impure osa fouiller ta main ?

LUZZILE , *d'un ton qui sollicite la pitié.*
Zirval !...

COURCELLE.

*(Jusques-là il est resté comme en extâse sur tout
ce qu'il vient de voir).*

C'est trop long-tems supporter sa présence ,
Retenir ma fureur & mon impatience.

(Il va vers Zirval).

Malheureux ! de quel front t'offres-tu devant moi ?
Rends Luzzile à mes vœux , elle n'est plus à toi.

ZIRVAL.

Qu'entends-je ?

LUZZILE, à Courcelle, d'un ton indigné.

Que dis-tu?

COURCELLE.

Sors, ou crains ma colère.

ZIRVAL.

Sais-tu que ton orgueil commence à me déplaire?
D'un offensant propos je pourrais me venger,
Je ne suis point ici venu pour t'outrager.
Ne crains point de me dire une affreuse nouvelle.
As-tu reçu sa foi?... Si son cœur infidèle
Avait pu me trahir par d'odieux sermens,
Je dois te la céder; parle, je te la rends.

COURCELLE.

Je pourrais de mon bras à l'instant te confondre,
Mais, tu me parais grand: je veux bien te répondre.
Apprends que loin d'ici tu régnaïs dans son cœur,
Qu'elle t'aima toujours, qu'elle m'eût en horreur,
Qu'elle va malgré tout être sous ma puissance,
Que j'ai par-dessus toi les droits de la naissance.

ZIRVAL.

Je renais au bonheur... Mortel, qui que tu sois,
Tu m'objectes en vain de chimériques droits.
Que font tous les humains? Enfants de la poussière,
Ils n'ont à parcourir qu'une courte carrière.
Ils ont la même source & vont au même but.
Aux douleurs, à la mort, tous doivent le tribut.
Regardons devant nous. C'est la seule sagesse,
C'est la seule vertu qui fait notre noblesse.

Cesse de me produire un titre injurieux.
Que te sert d'être né de célèbres ayeux ,
Si , rempli d'injustice & dédaignant tes freres ,
Loin de les soulager tu combles leurs miseres ?
Si tu veux leur ravir leurs plus précieux biens ,
Et rompre le tissu des plus étroits liens ?
Si je te parle ainsi , ce n'est pas que je craigne
Qu'à plier sous le joug ton pouvoir me contraigne.
Le tems qui détruit tout a renforcé nos fers ,
Et nous les porterons au bout de l'Univers.
Mais je veux que ton cœur , écoutant la justice ,
Me fasse de Luzzile un noble sacrifice ;
Alors tu seras grand , illustre , généreux :
Je te respecterai comme tous tes ayeux.

C O U R C E L L E .

En as-tu dit assez ? Cette fierté m'étonne.
Ton malheureux état fait que je te pardonne.
Sors , & ne laisse plus ma trop longue bonté ,
Qui s'indigne déjà de t'avoir écouté.
C'est mon dernier mot : fors.

Z I R V A L .

Tu devais bien connaître
Qu'en mes sages leçons je te parlais en maître ;
Mais puisque ton orgueil ne s'y conforme pas ,
Si je fors de ces lieux , il faut suivre mes pas.

C O U R C E L L E .

Oui : je vais terminer ta malheureuse vie ;
Il m'est trop important que je te sacrifie.

(Ils sortent).

LUZZILE.

(*A Courcelle d'un ton animé*).
Zirval , où courez-vous ? ... Prétendez-vous , cruel ,
Par un chemin de sang me conduire à l'autel ?
Ils ne m'entendent plus , hélas !

SCENE V.

Mad^e. DU TERTRE, DORVIGNY,
LUZZILE.

LUZZILE, *toute troublée*.

Qu'on les sépare :
Ma mère , Dorvigny ! ... Quelle tureur barbare ! ...

Mad^e. DU TERTRE.

Ma fille...

DORVIGNY.

Dites-moi , Courcelle...

LUZZILE.

Il va verser

Le sang...

DORVIGNY.

De son parent ?

Mad^e. DU TERTRE.

Saint-Loir ? ...

Affreux penser !
Peut-être maintenant il a perdu la vie.

MAD^e. DU TERTRE.

Comment?... Que dites-vous?

LUZZILE.

Dieu juste !

DORVIGNY.

O barbarie !

MAD^e. DU TERTRE.

Quel fut leur différend ? le savez-vous ? parlez.

LUZZILE.

Le tems apprendra tout à vos esprits troublés.

DORVIGNY, *à part*.

Je ne le vois que trop. Le malheureux Courcelle
'Aura, par ses propos, fuscité la querelle.

Vain, orgueilleux...

MAD^e. DU TERTRE.

(*Voyant arriver Courcelle tout essoufflé*).

C'est lui.



SCENE

SCENE VI.

Mad^e. DU TERTRE, DORVIGNY,
LUZZILE, COURCELLE.

DORVIGNY.

MALHEUREUX ! qu'as-tu fait ?

LUZZILE, *transportée de douleur.*

Il paraît triompher : ô énorme forfait !

COURCELLE.

Le lâche devant moi vient de prendre la fuite.

LUZZILE.

Lui fuir ! un tel discours décèle ta conduite ;

Va , tu rougis.

(*Courcelle reste confondu*).

Mad^e. DU TERTRE.

O Ciel ! qu'entends-je?... Ah ! pouvez-vous,
Luzzile , en ces momens montrer tant de courroux ?
Quel intérêt nouveau vous alarme & vous touche ?
Que veulent ces regards , cet air sombre & farouche ?
Deviez-vous vous livrer à cet emportement ?
Saint-Loir sans doute a tort.

COURCELLE.

Saint-Loir !... C'est son amant :

C'est Zirval.

D

LUZZILE,

DORVIGNY.

Il vivrait ?

Mad^e. DU TERTRE, *d'un ton de doute.*

Zirval ?

COURCELLE.

Oui : c'est lui-même.

LUZZILE, *à Courcelle, du ton le plus animé.*

Oui, malheureux, c'est lui... C'est lui que mon cœur aime.

Mes malheurs vont finir.

Mad^e. DU TERTRE, *d'un ton de colère.*

Ils vont recommencer.

Mais plus grands que jamais.

LUZZILE, *à sa mère.*

Vous pourriez me forcer !...

Mad^e. DU TERTRE, *à Luzzile.*

Otez-vous de mes yeux.

LUZZILE.

J'obéis.

(Elle rentre).

SCENE VII.

Mad^e. DU TERTRE, DORVIGNY,
COURCELLE.Mad^e. DU TERTRE, *après un long repos.*

JE succombe.

Vous avez vu Zirval !.. Il a brisé sa tombe !..

Il revient dans ces lieux rallumer ma fureur.
 Saint-Loir nous abusa d'une funeste erreur ;
 Lui seul par son récit retarda l'hyménée
 Que ma fille acceptait de myrthe couronnée.

C O U R C E L L E.

Saint-Loir ne fut qu'un fourbe : il voulait avec art,
 Dans le sein de nous tous enfoncer le poignard.
 Il voulait nous tromper... Mais il versait des larmes :
 Lui-même était plutôt trompé dans ses alarmes.
 La douleur ne ment point. O disgrâce ! ô revers !

Mad^e. D U T E R T R E.

Quelle crainte vous livre à ces penfers amers ?
 Et Zirval , contre vous , que peut-il ?

C O U R C E L L E.

Ah ! Madame.

D O R V I G N Y.

Votre fille nourrit une trop vive flamme ,
 Pour pouvoir espérer qu'elle cède à nos vœux.
 Courcelle , respectez son amour vertueux ;
 Puisqu'elle aima Zirval , il faut la rendre heureuse.

Mad^e. D U T E R T R E.

Une telle union me serait odieuse.

(*A Courcelle*).

Si vous aimiez ma fille , espérez tout du tems :
 A son illusion , donnez quelques instans.
 Dès qu'elle reprendra sa raison égarée ,
 Vous la verrez soumise , humble , toute éplorée ,
 Me prier à mes pieds par les noms les plus doux ,
 De ne pas l'accabler du poids de mon courroux.

Je peux lui pardonner en faveur de vous-même,
 Pour la rendre aussi-tôt à votre amour extrême.
 Alors près de l'autel elle ouvrira les yeux,
 Connaîtra ses devoirs, & ne verra plus qu'eux.

COURCELLE.

Madame, malgré tout, votre fille m'est chère.
 Puisse-t-elle répondre aux desirs de sa mère!
 Sans obtenir sa main, quitterais-je ce lieu?

DORVIGNY.

Les projets sont de l'homme, & les succès de Dieu.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.**SAINT-LOIR, COURCELLE.****COURCELLE.**

JE vous vois abattu , Saint-Loir , par l'infortune.
Je ne vous ferai pas une plainte importune
D'avoir de mon hymen retardé les douceurs ;
Et je dois des égards à vos sincères pleurs.
Je vais vous étonner : il faut que la tristesse
En moi mine ma vie , & qu'en vous elle cesse.
Ici vous allez voir l'ami que vous pleurez.

SAINT-LOIR.

Moi ?... Zirval !...

COURCELLE.

Mais aussi bientôt vous le perdrez.
A disputer mes droits si toujours il s'apprête ,
Je vais en jour affreux changer ce jour de fête.
Tout-à-l'heure j'allais dans son sang me baigner ;
Par amitié pour vous j'ai voulu l'épargner.
J'ai pensé que la voix d'un ami véritable
Pourrait le retirer d'un gouffre épouvantable.

Luzzile en vain pour lui pousse quelques soupirs ;
 Ils sont suivis bientôt de cuisants repentirs.
 Oui : sans les serments vils surpris à sa faiblesse ,
 Elle aurait dès longtems couronné ma tendresse.
 Et sa mère qui voit Zirval avec horreur
 Partagerait aussi notre commun bonheur.
 Saint-Loir, j'attends de vous qu'il renonce à Luzzile ,
 Et pour ce grand bienfait, vous, demandez-en mille.

S C E N E I I.

S A I N T L O I R , *seul.*

DIEU ! que viens-je d'entendre ? ah ! je tremble ...
 & pourtant

Mon ami va paraître !.. en ces lieux !.. quel instant !
 Est-il bien vrai ? Je vais jouir de sa présence !...
 Donné-je trop d'empire à ma douce espérance ?
 Il va m'être rendu !... je verrai mon ami !...
 C'est ton bras , Dieu puissant , qui le ramène ici.
 Ton sein a pris pitié de ma douleur extrême.
 Quels transports je ressens !

(*Il entend venir quelqu'un.*)

Dieu ! si c'étoit lui-même !



S C E N E I I I.

SAINT-LOIR, ZIRVAL.

ZIRVAL, *s'arrêtant tout d'un coup au fond du
Théâtre, & mettant la main
à la garde de son épée dit :*

T'ATTENDRAI-JE longtems ?

SAINT-LOIR, *courant à Zirval.*

Mon ami !...

ZIRVAL.

Quelle voix !...

Quels traits ? c'est vous, Saint-Loir !

(Ils s'embrassent tendrement.)

SAINT-LOIR.

C'est vous que je revois,

Zirval !

ZIRVAL.

Ah ! mon ami. Combien cette entrevue
Aporte de plaisir à mon ame éperdue !
Mais... où te retrouvé-je?... en quel lieu sommes-nous ?
Suis-je trahi ? pardonne à mes soupçons jaloux ;
Pardonne à mon amour qui dans sa violence
Te prenait pour un monstre & cherchait la vengeance.
Peut-être mon erreur ne me déguise rien :
Ici que viens-tu faire ? ouvre ton cœur au mien :
Aimes-tu ? Si le sort toujours plein d'injustice
Permit que mon ami lui-même me trahisse ;

S'il t'a fait mon rival , je ne me trompais pas ,
C'est toi que je cherchais ; je voulais ton trépas.
Tu parais interdit.

S A I N T - L O I R .

Je le suis de t'entendre.

A ce discours jamais aurais-je du m'attendre ?
Ta passion t'emporte , amant infortuné ;
Tu m'outrages en vain : je t'ai tout pardonné.
Va : lorsque ta fureur & m'alarme & m'offense ;
Malheureux , je ne puis qu'avoir de l'indulgence.
Ce prodige est possible à la seule amitié.
Ecoute ; je veux bien t'instruire par pitié.
Apprends que ton état m'attriste & m'épouvante ;
Que c'est le premier jour où j'ai vu ton amante.
Je te dirai bien plus. Apprends que dans l'erreur ,
Du trait le plus cruel j'ai déchiré son cœur.
Sous le poids du malheur mon ame consternée ,
Gémissait sur ton sort , pleurait ta destinée.
Un billet odieux m'avait glacé d'effroi ;
Je perdais un ami ... celui que je revoi.
Dieu voulut arrêter mes soupirs & mes larmes.
Je suis heureux ... mais toi , l'es-tu dans tes alarmes ?
L'es-tu dans ton courroux ? l'es-tu dans tes soupçons ?
Ton cœur blessé peut-il recevoir mes leçons ?
Peut-il en souverain commander à lui-même ?
Mon ami , qu'il renonce au tendre objet qu'il aime.

Z I R V A L .

Que me proposes-tu ?

S A I N T - L O I R .

Tu vivras plus heureux :

Suis mon conseil , te dis-je , évite un sort affreux.

Z I R V A L.

Qu'entends-je ? & quel motif ?...

S A I N T - L O I R.

Amante vertueuse ,

Luzzile trop longtems a vécu malheureuse.

Veux-tu la captiver sous de cruelles loix ?

Va : rends-lui ses serments , & fais homme une fois.

Z I R V A L.

C'est mon ami qui parle !.. ô ciel !.. quel sacrifice !

Qu'exiges-tu , cruel ? Veux-tu que je périsse ?

S A I N T - L O I R.

Tu me rends ma douleur en me parlant ainsi.

Je veux te préserver d'un destin ennemi.

Pour ton amante en vain tu soupîres encore ,

Tu ne peux l'obtenir ; & sa mère t'abhorre.

Pour l'hymen de sa fille elle a tout arrêté.

Pourquoi d'un noble sang , hélas ! n'es-tu point né !

Z I R V A L.

Quel est donc ce mortel qui rempli d'arrogance...

S A I T - L O I R.

A quel point te conduit ton aveugle imprudence !

C'est mon parent , Zirval : qu'il te suffise.

Z I R V A L.

Hélas !

S'il avait tes vertus , je ne me plaindrais pas.

Oui : je veux lui parler : il daignera m'entendre ;

S'il est né ton égal , j'ai lieu de tout attendre.

C'est moi qui l'offensai. J'avoûrai mon erreur ;

Je lui dirai mes torts , je fléchirai son cœur.

Sa généreuse main me cédera Luzzile.
Ami , j'espere tout de sa bonté facile.
Mon amante est à moi ... mais sa mère , dis-tu ,
Pour un autre hymenée a déjà tout conclu.
Jalouse des grandeurs & d'un superbe titre ,
Du destin de sa fille elle fera l'arbitre ?
A son ambition elle l'immolera ?
Va , Luzzile jamais ... jamais n'obéira.
Je connais sa vertu , peux-je dire , sa flamme ?
Nous n'avions qu'un esprit, qu'un sentiment, qu'une ame.
Je ne vanterai point son serment solennel
De couronner un jour son amant à l'Autel ;
De ne chérir que moi , de faire mes délices ,
Et d'essuyer du sort mille divers caprices
Plutôt que de trahir par un affreux lien
Les saints engagements de son cœur & du mien.
Non : je ne prétends point me faire un droit vers elle
De son ancien vœu de me rester fidelle.
S'il peut lui procurer le plus léger ennui ,
S'il est défavoué par son cœur aujourd'hui ,
Si brûlant de former un plus cher hymenée ,
Et près d'offrir sa main , elle hésite étonnée
Qu'elle ait fait autrefois de contraires serments ,
Cours vers elle aussitôt , dis que je les lui rends.
Qu'elle renaisse libre , & honteuse de l'être ,
Qu'elle passe à l'instant sous l'empire d'un maître.
Pardonne ma franchise : oui ; si dans mon ardeur
Luzzile aimait encor les vertus de mon cœur ,

Si le sort m'eut doué d'une naissance insigne ,
De sa main , de son cœur je me croirais moins digne.
Elle pourrait penser qu'au comble de mes vœux
Je m'enorgueillierais d'un sang injurieux ,
Qui ferait son malheur ... Luzzile , trop aimable !
Ton malheur !... qu'ai-je dit ? ce mot est exécration.
Tu me vois & m'entends , Dieu juste , verrais-tu
L'infortune habiter avec tant de vertu ?
Témoin de mes transports , témoin de mes alarmes ,
Pour la première fois tu vois couler mes larmes ;
Ami , je l'adorais ; la perdrais-je en ce jour ?
Va : ma raison ne peut surmonter mon amour ;
Je ne puis la céder.

S A I N T - L O I R .

Malheureuse victime.

Tu veux donc malgré moi te plonger dans l'abîme ?
De Luzzile du moins épargne le repos.
Je vois se dérouler la trame de ses maux ;
Fidelle à ses serments , mais aux pleurs condamnée ,
Elle y terminera sa vie infortunée.

Z I R V A L .

Cesse ce noir tableau : malgré tout ton effort
Je ne puis t'approuver ; l'amour parle plus fort ;
Seul il se fait entendre ; oui : si Luzzile encore
Chérit les vœux ardents d'un amant qui l'adore ,
Si supportant le poids de sa calamité ,
Elle a sauvé son cœur de l'infidélité ,
Si ne me voyant point d'un œil impitoyable
Elle me tend encore une main secourable ,

Je suis assez puissant ; tous les faibles humains
 En vain s'efforceraient de rompre nos liens :
 Ils seront éternels ... je vais trouver sa mère ,
 Lui peindre mon amour , peut-être lui déplaire ;
 N'importe : je la vois qui s'avance en ces lieux.
 Guide mes pas vers elle.

S A I N T - L O I R .

En partageant tes vœux
 Permets que je te quitte , ami.

S C E N E I V .

Mad^e. DU TERTRE , ZIRVAL.

Mad^e. DU TERTRE.

DE quelle audace
 Venez-vous donc ici ressentir ma disgrâce ,
 Mon mécontentement , mes reproches cruels ,
 Lorsque vous retardez des liens solennels ?
 Jeune présomptueux , orgueilleux , téméraire ,
 Votre but serait-il à mes desseins contraire ?
 Ne suffisait-il pas d'avoir séduit son cœur ,
 D'avoir causé trois ans ses tourments , son malheur ?
 Fallait-il en ce jour où sa raison suprême
 Écoutait les avis d'une mère qui l'aime ,
 Lorsque sensible aux vœux d'un illustre mortel
 Elle acceptait sa main , & marchait vers l'Autel ,

Venir pour l'arracher à ses devoirs augustes ?
Lui montrer ses serments qui comme vous injustes
N'eurent jamais le droit de la persécuter ?
Malheureux , croyez-vous qu'on doit les acquitter ?
Fatal aveuglement ! comble de la folie !
Qui , moi ! je souffrirais que ma fille avilie....

ZIRVAL.

'Ah ! Madame , arrêtez : si je suis vertueux ,
Je m'estime assez grand , je compte assez d'ayeux.
La naissance n'est rien pour qui s'en glorifie.
A la vertu toujours elle doit être unie ;
Elle obtiendra pour lors mon admiration ,
Mes applaudissements , ma vénération.
Mais si des hommes vains exaltant leurs ancêtres
De nos droits les plus surs veulent se rendre maîtres ,
Et parce qu'ils sont nés dans un superbe rang ,
Regardent comme abject le plus utile sang ,
De la noblesse alors la chaîne interrompue ,
N'a plus rien qui me charme , & fatigue ma vûe.

Mad^e. DU TERTRE.

Voilà des sentiments bien stoïques , Zirval ;
'Ami de la vertu , que vous l'observez mal !
La vertu fait le rang : c'est-là votre maxime :
L'avez-vous dans le cœur ? montrez-vous magnanime.
Servez-vous du flambeau d'une droite raison ;
Il vous luit : de l'amour rejetez le poison :
En vous rendant heureux , rendez Luzzile heureuse.
Vous avez ses serments ; elle fut vertueuse :

Elle a droit de prétendre en cette qualité
A la paix de son cœur , à la félicité.
Ne la retenez plus dans une triste gêne ,
Et brisez sans retard une honteuse chaîne.
Vous m'avez entendue ; eh bien ! que faites-vous ?

Z I R V A L.

Moi ! de la probité je fus toujours jaloux.
Vous parlez de serments ; elle a les miens , Madame.
Votre fille avant tout doit consulter sa flamme.
Si son cœur pour quelque autre éprouve des transports,
Si de ses premiers nœuds il ressent des remords ,
Madame , alors à tout , vous me verrez souscrire ;
Alors mon désespoir saura seul me suffire.
J'aurai du moins appris que le plus chaste amour ,
Le plus pur , le plus fort peut faillir en un jour.
Luzzile me trahir !... ah ! que ce trait horrible
Cauferait de douleur à mon ame sensible !
Non : n'esperez plus rien : elle n'ira jamais
Au chemin de l'Autel par celui des forfaits.
Je connais trop son cœur : si Luzzile elle-même
Me défendait de dire à quel excès je l'aime ,
Non , je ne verrais rien dans cet arrêt cruel
Qui ne fut émané du pouvoir maternel.
Ses yeux fuiraient les miens ; je l'aimerais encore.
Madame , vous voyez à quel point je l'adore ;
Ne désunissez pas des liens si sacrés
Que l'amour & le tems ont à jamais ferrés.
Vous désiriez me voir généreux , magnanime ;
Tant de grandeur , hélas ! n'eut été qu'un grand crime ;

Et ma condescendance à recevoir vos loix
M'eût rendu traître , ingrat , & parjure à la fois.
Mais vous témoin des vœux de l'ardeur la plus pure,
Si Luzzile y souscrit , écoutez la nature ,
La premiere des loix.

Mad^e. D U T E R T R E.

Oui , je l'écouterai ;
Elle dit de punir , & je la remplirai.
L'imprudente à ce point put se laisser séduire ,
Qu'un vil mortel prenant un odieux empire ,
Par des serments honteux gêna sa liberté
Et vint combattre un jour contre ma liberté.
Vains serments qu'elle fit , & qu'à tort elle écoute !
Quelques soient tes projets, ils échoueront sans doute.
Malheureux forcené , cependant que de toi
J'attendais plus d'égards , plus de respect pour moi ,
Luzzile dans les pleurs gémit desespérée
Abhorrant ses serments , de remors dévorée.

Z I R V A L.

Ah ! Madame, bien loin de causer ses douleurs ,
Je donnerais mes jours pour finir ses malheurs.
Permettez-moi du moins de la voir , de l'entendre ;
Pour son bonheur à tout je suis prêt de me rendre.
Dieu ! c'est elle.



SCENE V.

Mad^e. DU TERTRE, ZIRVAL, LUZZILE,
FANNI.

Mad^e. DU TERTRE, à *Luzzile*.

LUZZILE, il ne tient plus qu'à vous
De fixer votre sort sur celui d'un époux ;
Zirval eut vos serments, généreux il les cède ,
Et ne s'offense plus qu'un autre vous possède.

LUZZILE.

O noirceur ! as-tu pu , cruel , trahir ta foi ,
Et reprendre ton cœur qui n'était plus à toi ?

(à sa mère.)

Puissé-je te hair !... Faites-moi reconduire
Dans ces augustes lieux où Dieu seul doit me luire.
Je renonce à jamais aux liens des mortels ,
Et je veux m'enchaîner au culte des Autels.
Exaltez contre moi toute votre puissance ,
Épuisez tous les traits d'une rude vengeance :
Horrible trahison !... qui m'eût dit qu'en ce jour
Zirval vint insulter lui-même à mon amour ?
Cependant qu'un mortel enflé de sa noblesse
Me laisse indignement entrevoir sa bassesse.
Par ces coups le destin me voulut accabler ;
J'ai vu tous les fléaux sur moi se rassembler.

(à Mad^e.)

(à Made. du Tertre.)

Vous venez de l'entendre Ô Luzzile adorable !
De quel crime envers vous me croyez-vous coupable ?
Je suis prêt d'expier s'il le faut par ma mort
La plus légère offense & le plus faible tort.
Décidez , ordonnez , disposez de ma vie.
Maitresse de mon sort , je vous la sacrifie.
Mais s'il m'était permis dans ma sincère ardeur
De dévoiler mes vœux , de vous montrer mon cœur ,
Hélas ! vous y liriez les plus beaux caractères
D'un amour qui voudrait terminer vos misères ;
Qui sur vos longs malheurs gémit ainsi que vous ,
Plaint votre destinée , & ressent tous ses coups.

Mad^e. DU TERTRE, à part.

Ils m'ont émue , hélas ! je sens couler mes larmes ;
Cachons-les : ils auraient de trop puissantes armes ;
Ils verraient ma faiblesse , ils en obtiendraient tout.

(Haut.)

Je vous laisse ici seuls ; ma bonté s'y résout :
C'est le dernier moment où vous pouvez encore
Prévenir mon courroux qui bientôt doit éclore.
Luzzile , d'après tout , si ton barbare cœur
Veut toujours persister dans sa première erreur ,
Tu viens en ce moment de prononcer ta peine.
Dans le Cloître aussitôt ma fureur te rentraine ;
Là tu ressentiras dans un long désespoir
Tout ce que la vengeance inventa de plus noir.

(Elle s'en va & Fanni aussi bientôt après.)

E

SCENE VI.

LUZZILE, ZIRVAL.

ZIRVAL.

TYRANNIE odieuse ! ô mère impitoyable !
 Luzzile , que ton sort me paraît effroyable !
 Conduis mes pas tremblants , éclaire ma raison :
 Ton amour va t'ouvrir une affreuse prison.
 Hélas ! pendant trois ans privé de ta présence ,
 Ce moment devait être un terme à ma souffrance ;
 C'était là mon espoir , & je pensais qu'un jour
 Il me ferait permis d'avouer mon amour.
 Combien je m'abusai ! jouets d'un fort barbare ,
 Quel pouvoir à la fois nous unit , nous sépare ?
 Ah ! ma chère Luzzile.

LUZZILE , *du ton le plus plaintif.*

Ah ! Zirval !

ZIRVAL.

Cette voix

Me charme , me transporte , & m'attriste à la fois.
 C'est le cri du malheur , c'est le cri de la plainte.
 Je partage ton sort , Luzzile , avec étreinte :
 Lorsque ta mère ici parle de te punir ,
 Tout l'effort des humains ne peut nous désunir.
 Oui : je mourrai plutôt que de céder Luzzile.

LUZZILE.

Ton zèle me remplit d'une assurance utile ;

La vertu qui t'inspire & qui nous fit amants ,
A placé dans nos cœurs les mêmes sentiments.
Oui : pour toi je verrais d'un œil d'indifférence
Le destin terminer ma pénible existence.
Mon cœur au tien encor ne s'était point ouvert :
Dans ta cruelle absence , ah ! combien j'ai souffert !
Zirval , bientôt après ton départ mémorable
Je ressentis le coup le plus insupportable.
Le destin m'enleva le père ... le plus cher...
Sur le champ de ces lieux je me vis arracher ,
Et conduite aussitôt dans un saint Monastère ,
Je dévorai mes pleurs dans une coupe amère.
Enfin après trois ans de douleurs & d'ennuis ,
Je revins dans ces lieux : fais-je comment j'y suis ?
Par quel événement ... dispense ma tendresse
De te parler d'un frère... ah ! quelle horreur me presse !
De mon bonheur sa lettre eût été le garant.
Mais ma mère ... ses pleurs coulaient comme un torrent.
Pour son fils... & pour moi. Qu'ai-je pû lui promettre ?
Je ne fais , mais en vain elle croit me soumettre ;
Je verrais l'appareil du plus affreux tourment ,
Rien ne peut me contraindre à trahir mon amant.
Tu vois tout mon amour ; aurais-je du le taire ?
Dois-je me repentir d'un aveu si sincère ?
Non : si j'en rougissais , ce serait t'accuser :
Non : ton cœur vertueux ne peut en abuser.
Sans ce titre sacré serais-je ton amante ?
Mais ... quelle idée affreuse à mon cœur se présente !

Une épée à la main dans ces lieux arrêté ,
De quels soupçons cruels etiez-vous agité ?
Peut-être vous pensiez que Luzzile infidelle...

ZIRVAL.

Ne me reproche rien , adorable mortelle !
Dans ma fureur jalouse ah ! combien je t'aimais !
De ta fidélité je ne doutai jamais.
Crois-moi : lorsque tantôt en revoyant tes charmes ,
J'ai paru ressentir quelques vives alarmes ,
Si j'ai pu t'offenser , mon cœur qui t'adorait ,
Dans ces moments honteux sans doute s'égaraît.
Pardonne à mes transports : image de mon ame ,
Ils exprimaient mes vœux & ma brûlante flamme.

LUZZILE.

Qu'il m'est doux de t'entendre excuser ta fureur !
Va : j'avais avant toi justifié ton cœur.
Dans ces mêmes transports dont l'amour put se plaindre.
Je n'ai vu que l'amour : l'amour me les fit craindre.
Je pâlis , je tremblai que ton bras malheureux
Ne repandit ton sang ... ô souvenir affreux !
Aurais-je pu survivre à cette barbarie ?
Le même coup sans doute eut terminé ma vie,
Tous deux morts ... quelle image !.. ah ! Zirval !..

ZIRVAL.

Tu frémis ;
Lorsqu'on est malheureux , la vie est d'un vil prix.

LUZZILE.

Bannissons loin de nous cette horrible pensée
Mille fois à mon cœur dans ce jour retracée.

Dis-moi plutôt pourquoi sous les loix de l'amour
Loin de moi si longtems tu fixas ton séjour.
Ne pouvais-tu hâter en ces lieux ta présence ?

Z I R V A L.

Chaque jour j'ai gémi de ta cruelle absence ;
Mais je me promettais un heureux avenir ,
Et certain de ton cœur je voulais l'obtenir.
Tout citoyen est né pour servir sa patrie ;
Je donnais tous mes soins au grand art du génie ,
Où l'immortel Vauban du trône fut l'appui.
Que mon faible savoir est encor loin de lui !
Du reste ne crois pas qu'en cette ville immense
Où la vertu fragile a si peu de défense ,
Un seul instant , un seul m'ait vû trahir ta foi ,
Et pousser un soupir pour toute autre que toi.
Je t'adorai toujours.

S C E N E V I I.

LUZZILE , ZIRVAL , COURCELLE.

C O U R C E L L E.

M A fureur est comblée.

Madame , savez-vous que mon ame troublée
S'indigne de vous voir avec un vil mortel ?
Puissent tomber sur lui tous les foudres du Ciel !
Mais vous , évitez-les : fuyez loin de ce traître.
Il a su vous séduire , il vous perdra peut-être.

E 3

L U Z Z I L E.

Si j'avais pu fléchir sous la séduction ,
 Toi seul mériterais mon indignation.
 Cesse tes vains propos qu'au reste je méprise
 Plus qu'ils n'ont dans mon cœur excité de surprise.
 Je dois t'éviter seul : n'espère rien de moi :
 Tout autre sort me plaît hors celui d'être à toi.

C O U R C E L L E.

Ainsi ce malheureux triomphant de ma rage
 Vous impose le joug d'un honteux esclavage ,
 Et vient audacieux me disputer mon sort ?
 Que n'est-il abimé dans la nuit de la mort !
 On avait annoncé cette fausse nouvelle.
 Vous m'aviez tout promis : vous souvient-il, cruelle ?
 Bientôt j'étais heureux ; il vient : tout est changé.
 On m'outrage ! & je tarde encor d'être vengé !
 Et je n'ai pas versé tout le sang de ce traître ?
 Moi ! souillé de son sang !.. ferais-je fait pour l'être ?

Z I R V A L.

Si j'ai pu jusqu'ici soutenir ta fierté ,
 Et tes emportements & ta méchanceté ,
 L'amitié me parlait : elle me parle encore :
 Saint-Loir est ton parent , & dans toi je l'honore.
 Cependant je voulais , j'avais même promis
 Que le droit de ma cause à toi ferait remis.

C O U R C E L L E.

Eh bien ! quel est ce droit ? parle , quel est ton titre ?

Z I R V A L.

Ecoute l'équité , je te fais mon arbitre.

Si le sort qui fait tout t'eût fait naître moins grand,
Que Luzzile t'aimât sous la foi du serment,
Dit : la céderais-tu ?

C O U R C E L L E.

Je ne puis te répondre.
Si le sort dans la foule eut voulu me confondre...
Je t'entends : quel orgueil de t'égaliser à moi !
Je devais naître illustre & t'imposer ma loi.
Examine du sort la rigueur nécessaire.
Immuable, il fit tout comme il devait le faire.
Tout ton art captieux, tous tes sophismes vains
Ne peuvent un instant traverser mes desseins.
Veux-tu toujours lutter contre ta destinée ?
Elle fera sans cesse à te nuire obstinée.
Luzzile peut t'aimer, elle peut me haïr ;
J'ai la force pour moi ; je veux te la ravir. (Il sort.)

S C E N E V I I I.

L U Z Z I L E , Z I R V A L.

Z I R V A L

(Après avoir suivi des yeux d'indignation Courcelle
qui s'en est allé.)

M E la ravir ! barbare !... & ma rage impuissante
Ne t'a pas fait tomber aux yeux de mon amante !
Luzzile, tu me vois confus, embarrassé.
Saint-Loir ne revient point : mon cœur est oppressé.

Avant de me livrer à mon dessein funeste,
 Voyons, tentons encore un moyen qui me reste.
 (*Il veut sortir.*)

LUZZILE.

Eh ! que résolvez-vous ? cruel , vous me fuyez !

ZIRVAL , *revenant vers Luzzile.*

Vous me verrez bientôt revenir à vos pieds ;
 L'amour m'y conduira ; rassurez-vous , Luzzile.

SCENE IX.

LUZZILE , *seule.*

IL m'a quittée ... ô ciel ! où chercher un asile ?

(*Elle appelle Fanni.*)

Fanni !... tout m'abandonne... on m'aime & l'on me fuit.

Je me vois entourer des spectres de la nuit.

Les ombres du trépas abaissent ma paupière...

Déjà je n'apperçois aucuns traits de lumière.

La mort lève la faux !.. Zirval s'offre à ses coups ;

O ciel ! ô mort arrête & suspends ton courroux.

De ses jours précieux crains de trancher la trame.

Mort atroce ! il m'aimait !.. eh bien ! punis ma flâme ;

Porte le premier coup sur l'objet malheureux

Qui causa son amour & brûla de ses feux.



S C E N E X.

L U Z Z I L E , F A N N I.

L U Z Z I L E.

EST-CE-TOI, ma Fanni ? Pourquoi m'avoir quittée ?
Que tai-je fait ?

F A N N I.

Combien je vous vois agitée !
Luzzile Mais Zirval

L U Z Z I L E.

Zirval va revenir.
Que ma mère en courroux s'apprête à me punir.
L'as-tu vûe ? & toujours veut-elle me contraindre ?
Quoiqu'il en soit, dis tout : va, tu ne dois rien craindre.

F A N N I.

Votre mère avec moi n'a point eu d'entretien :
J'ai cru vous servir mieux par un autre moyen.
J'observais le Marquis lorsqu'il vous a quittée.
Au-devant de ses pas je me suis présentée ;
Je me jette à ses pieds , j'embrasse ses genoux ;
Les yeux baignés de pleurs je lui parle de vous ,
De vos tourments amers , du serment qui vous lie ,
Du feu qui vous anime & vous tient asservie.

» Son état, m'a-t-il dit , ne peut que m'attendrir ;
 » Je ressens ses malheurs , & je les veux finir. «
 Il me quitte à ces mots : il va vers votre mère :
 Votre bonheur est sûr , si Courcelle y défère.

L U Z Z I L E .

Lui ! vouloir mon bonheur !.. as-tu pu le penser ?
 Va : son cœur est bien loin de la désabuser.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

(Il doit se passer dans un autre lieu du même appartement , on doit voir des chaises , une table sur laquelle il y ait plusieurs coupes rangées en ordre. La lumière doit être moins vive que dans les autres Actes.)

S C E N E P R E M I E R E.

Mad^e. DU TERTRE, COURCELLE.

COURCELLE.

QUOI ! jusques sous vos yeux ce monstre ose paraître !
Et votre fille aussi confère avec ce traître !
Cet horrible entretien offense mon amour.
Sans mon respect pour vous il eut perdu le jour.
Je l'aurais immolé dans ma juste vengeance.
Avec quel front tranquille , avec quelle impudence,
Il osait me parler comme avec son égal ,
Et voulait m'adoucir , lorsqu'il est mon rival !
Ah ! Vous devez , Madame , exaucer ma prière ;
Défendez-lui ces lieux : n'êtes-vous donc pas mère ?

Mad^e. DU TERTRE.

Oui : je le suis , Courcelle ; & cette qualité
Sollicite pour eux ma sensibilité.

Pourquoi le feindre? hélas! Vous savez qu'ils s'aimèrent;
 Vous savez les serments qu'aux autels ils formèrent :
 Zirval à les dissoudre a paru consentir.

Il voulait une grace ; ah ! Fallait-il l'aigrir ?

Marquis , de son état mon ame fut émue ;

C'est moi qui lui permis cette utile entrevue ,

Il remettra bientôt Luzzile sous vos loix ;

Il aura vu ces lieux pour la dernière fois.

Ne vous offensez point.

C O U R C E L L E .

Ce jeune téméraire ,

Oppose à vos bontés un trop noir caractère.

Mad^e. D U T E R T R E .

Ma fille est vertueuse ; il suffit : & son cœur ,

De vos vœux & des miens doit couronner l'ardeur.

Luzzile à votre amour ne fera point ravie.

Oui , bientôt à la vôtre elle unira sa vie ;

Cet hymen m'est trop cher.

S C E N E II.

Mad^e. D U T E R T R E , C O U R C E L L E ,
 S A I N T - L O I R .

S A I N T - L O I R , à Mad^e. Du Tertre.

U N bien triste motif ,
 Quine me permet plus de demeurer oisif ,
 M'amène ici , Madame , & me force à vous peindre

Les malheurs effrayants que ce jour me fait craindre,
A mon triste récit dicté par l'amitié,
Laisseriez-vous du moins agir votre pitié ?
Pouvez-vous m'assurer... Ciel ! que vais-je leur dire ?

C O U R C E L L E , *à part.*

Je le prévois trop bien. Avec eux il conspire :
Zirval est son ami.

Mad^e. D U T E R T R E , *à Saint-Loir.*

De grace , expliquez-vous :
Si je puis vous servir , mon destin sera doux.

S A I N T - L O I R .

Ah ! Si vous le pouvez !.. Dans ce bienfait suprême
Vous ferez mon bonheur & le vôtre lui-même.
Vous avez une fille , & dès ses jeunes ans
L'amour vînt captiver ses charmes innocents ;
Par le tems il s'accrut , & trois ans de retraite
Ne purent le bannir de son ame inquiète ;
A son gré , laissez-la décider de son sort :
La gêner sur ce point , c'est lui donner la mort.

C O U R C E L L E .

Vous , Saint-Loir , vous aussi !

Mad^e. D U T E R T R E *attendrie.*

Courcelle , que résoudre ?

C O U R C E L L E .

Votre refus pour moi ferait un coup de foudre ,
Madame.

S A I N T - L O I R .

Je remplis un devoir onéreux :
Courcelle , de vous nuire il m'est bien douloureux.

Notre proximité me fera toujours chère.

Mais le ciel m'est témoin que soigneux de vous plaire,

J'ai fait tous les efforts , tenté tous les moyens ,

Pour arracher Zirval à ses premiers liens.

Avec quelle chaleur j'ai combattu sa flâme !

L'amitié cette fois n'a rien pu sur son ame.

Son amour s'est montré dans ses égarements ,

Et son front de son cœur peignait les mouvements.

Je l'ai vû s'irriter , pâlir , trembler , gémir.

Il a versé des pleurs , son sort m'a fait frémir.

C'est dans ce même instant que vous êtes venue ,

Madame , il ne pouvait soutenir votre vue.

Alors je lui laissai dévorer son ennui ,

Et par respect pour vous je m'éloignai de lui.

J'avais sur vos avis dictés par la prudence ,

Dans mon cœur affligé conçu quelque espérance.

Ah ! malheureux ami ! . . . Je viens de le revoir ,

Mais mourant , mais flétri des traits du désespoir.

Ses yeux sont égarés : d'une voix chancellante ,

Vingt fois il m'a redit le nom de son amante.

Chaque fois il poussait un douloureux soupir.

Quel œil barbare eût pu le voir sans s'attendrir !

» Cher ami , m'a-t-il dit , témoin de mon outrage ,

» Témoin de mon amour & de toute ma rage ,

» Cours auprès de sa mere , & d'un zèle nouveau ,

» De mon état affreux expose le tableau.

» Dis que je suis aimé ; dis que ma flâme extrême ,

» Ne peut céder ses droits qu'en m'immolant moi-même.

Dans cet emploi cruel à mes soins confié ,

N'aurai-je pu servir la touchante amitié ?

N'ai-je rien obtenu ? Parlez.

COURCELLE, à Madame du Tertre.

Qu'allez vous dire ?

Entre Zirval & moi, Madame, il faut élire.

Si Zirval est heureux, vous versez tout mon sang.

Quoi donc ! Vous hésitez !.. Vous outragez mon rang.

Un instant avec moi peut-il entrer en lice ?

Un monstre !.. ce concours ferait seul mon supplice.

Mais vous m'avez promis, Madame.

Mad^e. DU TERTRE.

Il est trop vrai,

J'ai donné ma parole & je l'observerai.

SAINT-LOIR.

Je n'aurai donc porté qu'une plainte stérile !

Hélas ! Je demandais le bonheur de Luzzile ;

Sa mere s'y refuse, ô ciel !

Mad^e. DU TERTRE.

Vous m'offensez

Je ne vous réponds point, Saint-Loir, c'en est assez.

SAINT-LOIR.

Le respect eut ses loix dans moi toujours écrites ;

Si d'un pas seulement j'ai passé ses limites,

Pardonnez à mon zèle, il voulait vous servir.

COURCELLE.

Ma fureur à la fin ne peut se contenir.

Chaque mot qu'il ajoute est un nouvel outrage.

Luzzile, toutefois recevra mon hommage ;

Il me suffit.

L U Z Z I L E ,

S A I N T - L O I R .

Courcelle , ah ! ne l'espérez pas.

C O U R C E L L E .

De ton indigne ami cours hâter le trépas.

Aux portes du tombeau lorsque son sort l'appelle ,

Va dis lui que je ris de sa douleur mortelle.

S A I N T - L O I R .

Ecoutez la raison.

C O U R C E L L E .

J'écoute ma fureur.

S A I N T - L O I R .

Le ciel plus tard peut-être éclairera ton cœur ;

J'ai fait ce que j'ai du , le sort fera le reste.

Dieu veuille que ce jour ne te sois pas funeste.

Le désespoir peut tout ; réfléchis.

S C E N E I I I .

Mad^e. D U T E R T R E , C O U R C E L L E .

C O U R C E L L E .

C I E L vengeur !

Quel intérêt le porte à ce trait de noirceur !

Un parent me trahir ! . . Je ne puis le comprendre.

Mad^e. D U T E R T R E .

Un procédé semblable , il est vrai doit surprendre.

C O U R C E L L E .

C O U R C E L L E.

Madame , méprisons tous ces obstacles vains ;
 Commandez à Luzzile , assurez mes destins,
 Depuis longtems l'autel est paré de guirlandes ,
 Et l'Hymen près de lui n'attend que des offrandes.

Mad^e. D U T E R T R E.

Avec empressement je seconde vos vœux.

C O U R C E L L E.

Je vais donc m'éloigner un instant de ces lieux,
 Pour dire à Dorvigny le bonheur de ma vie.
 Combien de vos bontés mon ame est attendrie !

S C E N E I V.

Mad^e. D U T E R T R E , *seule*.

Q U E L S sentimens confus s'élèvent dans mon cœur
 Plus les moments font prêts , & plus j'ai de terreur.
 Ai-je bien entendu la voix de la nature ?
 Elle me crie , arrête ... Étouffons ce murmure.
 Recherchons les grandeurs , seules dignes de moi.

S C E N E V.

Mad^e. D U T E R T R E , L U Z Z I L E.Mad^e. D U T E R T R E.

E H bien Zirval enfin se rend-il à ma loi ?
 Qu'avez-vous résolu ?

F

De nous être fidèles ,

Mad^e. DU TERTRE.

Tu rouvres dans mon sein des blessures cruelles.
C'est donc là ton respect , ton amitié pour moi ,
Perfide , alors qu'hier ma tendresse pour toi
Eut enfin ton aveu que je croyais sincère ?
Dans tes soupirs pressés tu me nommais ta mere.
Tu me trompais alors. Non , je ne le suis pas ;
Je ne te connais plus , j'appésantis mon bras ,
Attends tous les tourments de ma colère outrée ;
C'est ton indigne amour qui m'a dénaturée.

SCENE VI.

LUZZILE *seule.*

LE voici donc enfin prononcé contre moi ,
Ce redoutable Arrêt qui me glace d'effroi !
Ciel ! qu'ai-je pu lui dire ? . . imposante nature ,
Tu m'accables du poids de la loi la plus dure.
Je suis avec moi-même en contradiction ,
Et ma raison confuse élude ma raison.
Si je romps mes serments , je suis une perfide ;
Si je les veux garder , je deviens parricide.
Furie , il faut frapper dans ce moment fatal ,
Ou le sein de ma mere , ou celui de Zirval.
Qui me délivrera de cet état horrible ?

Fais briller à mes yeux , ta vérité terrible ;
Dans ma perplexité , Dieu juste , conduis-moi.
Puis-je fans ton secours , obéir à ta loi ?
Que me commandes-tu ? parle à mon cœur qui doute.
Que ton bras tout puissant applanisse ma route ,
Je suis prête à te suivre.

S C E N E V I I .

LUZZILE, ZIRVAL.

ZIRVAL.

Où sommes-nous réduits ?
Luzzile , où notre amour nous aurait-il conduits ?
Quoi donc ! Nous vivrions séparés l'un de l'autre !..
Est-il au monde un sort plus affreux que le nôtre ?
Envain j'ai tout tenté pour détourner ces coups ,
Ces fléaux destructeurs prêts à tomber sur nous ;
Envain Saint-Loir lui-même , a pris notre défense.
Ta mere en ses discours n'aura vû qu'une offense.
Il était près de moi ; je me suis détourné.
Concentré dans lui-même , abattu , consterné ,
Ses yeux ne m'ont point vû ; j'ai lu sur son visage
De nos malheurs prochains le funeste présage.
Mais vous , vous savez mieux quel doit être mon sort.
Luzzile , instruisez-moi : parlez : veut-on ma mort ?
Que vois-je ? Vous pleurez.

L U Z Z I L E .

Vous lisez dans mon ame ;
 Zirval , n'assiégez plus ma trop funeste flamme.
 Notre Arrêt est porté : je vivrai loin de vous ;
 Ma mere à notre amour oppose son courroux.
 Nourissant dans mon cœur cet amour déplorable ,
 Combien je l'offensai ! . . Combien je fus coupable !
 O trop fatal amour ! . . Terrible passion ! . .
 A quel point aux mortels tu fais illusion ! . .
 Mais l'amour filial envain se fait entendre ,
 Ses cris sont repoussés par une voix plus tendre.
 Le sort le veut : bientôt nous ne nous verrons plus ;
 Sachons du moins souffrir ; c'est l'effort des vertus.
 Fuis maintenant ces lieux , Zirval , fuis ma présence.
 Ne sois pas le témoin d'une horrible vengeance ;
 Laisse-moi seule en proie à mes tourments amers.

Z I R V A L .

Non : Luzzile , plutôt crois-moi , brise tes fers.
 Renais libre en ce jour , forme un autre hymenée ;
 Le malheur te poursuit , cède à ta destinée.
 Ta situation m'a pénétré d'horreur :
 Tu peux donner ta main en dépit de ton cœur.
 Et moi , comblé de honte , excédé de misère ,
 Je déteste la vie & je vais m'y soustraire ,
 Regarde ce poison.

*(Il montre une phiole pleine de liqueur empoisonnée
 & en verse dans une coupe.)*

L U Z Z I L E .

Vous voulez ? . .

Z I R V A L.

C'en est fait.

(Il s'éloigne en repoussant Luzzile , & boit le poison de la coupe).

L U Z Z I L E.

Je ne puis donc , barbare , empêcher ton forfait ?
Mais je peux t'imiter.

(Elle s'élance vers la table , prend la phiole , verse le reste du poison dans une autre coupe & boit.)

Z I R V A L , la regardant d'un air tout surpris.

Je demeure immobile.

Quel amour généreux ! ..

(Il va vers Luzzile. Ils ont mis tous les deux leur coupe sur la table.)

O ma chère Luzzile ,

Je ne peux revenir de mon étonnement.

L U Z Z I L E.

Puisse un Dieu pardonner à notre égarement !

Dans la nuit du tombeau j'ai crû devoir te suivre ;

De l'éternelle nuit que sa main nous délivre !

J'espère en sa bonté ; viens , courons aux autels :

(Elle s'approche de Zirval & le prend par la main.)

Expions nos forfaits par nos pleurs mutuels ,

Par notre repentir , notre douleur sincère ;

Dieu n'est point un tyran ; nos pleurs peuvent lui plaire.

Marchons ensemble , viens.

(Ils marchent d'un pas égaré.)

Z I R V A L.

De mon cœur adoré

Ce Dieu bon vainement ferait-il imploré ?
 Puiffe-t-il à jamais , oubliant notre offense ,
 Donner à tes vertus la juste récompense !
 Mais je sens que déjà mes pas sont chancelants.

L U Z Z I L E .

La force se dérobe à mes genoux tremblants.

S C E N E V I I I .

LUZZILE, ZIRVAL, SAINT-LOIR,
venant d'un côté , FANNI de l'autre.

F A N N I .

A H ! Luzzile !

S A I N T - L O I R .

Ah ! Zirval !..

L U Z Z I L E , à Fanni.

Viens , soutiens ma faiblesse.

*(Fanni approche une chaise , Luzzile s'y laisse
 tomber , & Fanni reste debout auprès d'elle.)*

Z I R V A L .

Viens , soutiens-moi , Saint-Loir.

*(Zirval veut aussi prendre une chaise , Saint-Loir
 la lui approche ; Zirval s'assied. Saint-Loir est
 debout près de lui. Zirval & Luzzile sont à côté
 l'un de l'autre. Zirval continue de parler à
 Saint-Loir.)*

Tu fais notre tendresse ;
Que te dirai-je ? Hélas ! .. Tu connais nos malheurs ,
Ami tu dus nous plaindre , excuse nos fureurs.
Regarde.

(*Il lui montre la phiole qui est sur la Table.*)

S A I N T - L O I R .

O ciel !

F A N N I .

Que vois-je ?

L U Z Z I L E .

En cette heure dernière ,
Fanni , tu dois m'aider à fermer ma paupière.
Mon songe est accompli.

S C E N E I X.

Mad^e. DU TERTRE , LUZZILE , ZIRVAL ,
SAINT-LOIR , FANNI.

Mad^e. DU TERTRE.

Q U E L spectacle en ces lieux ,
Quand l'effroi m'y conduit , se découvre à mes yeux !
Luzzile , rien ne peut détruire votre flâme ?
Eh quoi ! Fanni , Saint-Loir.

S A I N T - L O I R , *du ton le plus attendrissant.*

Vous triomphez , Madame ;
Mais le coup de vos mains doit vous frapper aussi ;

Les tourments sont pour vous , tournez les yeux ici.

(*Il lui montre la table sur laquelle est la phiole.*)

Triste effet des refus , leur mort est votre ouvrage.

Mad^e. D U T E R T R E , *se précipitant vers sa fille.*

O ma fille ! .. ma fille ! .. O quelle aveugle rage !

Vous ne répondez point : ma fille ...

L U Z Z I L E *pleurant.*

Hélas ! Mes pleurs

Vous témoignent assez mes regrêts , mes douleurs :

Ma mere , ayez pitié d'une amante éperdue ,

Qui jamais n'a pu vaincre une ardeur combattue ;

Pardonnez-moi mon crime.

Mad^e. D U T E R T R E.

O ciel ! Qu'avez-vous fait ?

Ah ! C'est vous qui devez pardonner mon forfait.

Oui , ma fille c'est moi qui seule suis coupable.

Z I R V A L.

O mere trop barbare !

Mad^e. D U T E R T R E.

Oui , je suis exécration.

Exhalez contre moi mille imprécations ;

Implorez , obtenez mille punitions ;

Que le courroux du ciel à mes tourments préside ,

Qu'il épuise ses traits sur une parricide !

Et vous ne serez point encore assez vengés.

L U Z Z I L E.

Hélas ! Par ces horreurs combien vous m'affligez !

Ma mere , épargnez-les à ma faiblesse extrême.

Quels

Mad^e. DU TERTRE.

Quels horribles remords j'éprouve dans moi-même !
 Mon cœur en mille parts est déchiré par eux.
 Fatale ambition qui me ferma les yeux ,
 Sur les droits les plus saints , sur mes devoirs de mere
 Combien je fus cruelle . . . injuste . . . meurtrière !
 Ah ! mes enfants !

ZIRVAL.

Enfin vous m'avouez pour fils ;
 Après ma mort du moins que mes vœux soient remplis
 Qu'une tombe enfermant nos cendres fortunées ,
 A l'Univers entier dise nos destinées.
 Qu'on y grave ces mots » *malgre tous les efforts ,*
Ils vécurent amants & de même ils sont morts.

LUZZILE.

Tels sont aussi mes vœux.

Mad^e. DU TERTRE.

O funeste priere

ZIRVAL.

Cher Saint-Loir ! . .

SAINT-LOIR.

Mon ami ! . .

ZIRVAL.

J'ai fourni ma carrière.
 Bientôt je ne suis plus ; c'est mon dernier soupir ,
 L'amour & l'amitié doivent le recueillir.
 C'en est fait , je me meurs . . . Luzzile ! . .

(Il meurt.)

G

SAINT-LOIR, *voyant son ami mort.*

O mort cruelle !

(*Il est dans la plus grande consternation.*)

LUZZILE.

Tu n'es donc plus , Zirval !... Ta Luzzile fidelle...

La mort... la mort n'est rien quand je meurs avec toi.

Fanni... ma mere... adieu... Dieu bon, pardonne moi.

(*Elle expire.*)

FANNI.

Elle meurt, juste ciel !

Mad^e. DU TERTRE, *embrassant le corps de sa fille.*

Ma fille !... O barbarie ?

C'est ta mere , c'est moi qui t'arrache la vie.

Ma fille !... Envain je crie , elle ne m'entend plus.

SAINT-LOIR, *après un long assoupissement.*

Zirval !..

(*Il y retombe.*)



S C E N E X , & *derniere.*

Les Auteurs précédens , D O R V I G N Y ,
C O U R C E L L E .

C O U R C E L L E , *s'approchant avec précipitation s'arrête tout-à-coup à côté de Madame Du Tertre & dit.*

Q U E vois-je ! ô ciel ! Mes yeux sont-ils déçus ?

D O R V I G N Y , *moins proche que Courcelle.*

L'effroi régné en ces lieux... tu m'as trompé, Courcelle.

Mad^e. D U T E R T R E , *à Courcelle.*

Malheureux , viens jouir de ma douleur cruelle ...

Je m'abreuve de fiel ! .. Abreuve-toi de sang :

Porte le dernier coup , viens épuiser mon flanc.

Viens m'arracher ma honte & mon ignominie . ..

Le jour m'est odieux , viens terminer ma vie.

C O U R C E L L E , *à part.*

Mon cœur est accablé sous le poids du remord.

D O R V I G N Y , *tremblant.*

Dieu ! Quel excès d'horreur !

D U T E R T R E .

Tu le peux sans effort.

Assassin de ma fille , achève ton ouvrage.

Viens égorger la mere , & comble ton outrage.

Non : ne m'exauce point , mon sort serait trop doux

Je dois vivre & souffrir . . . barbare , éloignez-vous.
 Laissez-moi me trainer dans ces lieux solitaires ,
 Où l'on meurt chaque jour sous des rigueurs austères.
 Il faut fuir à jamais cet horrible séjour ..

(en s'en allant.)

Pouvais-je renverser l'ouvrage de l'amour.

Fin du cinquieme & dernier Aëte.

Lagouthe, Pascal de

Luzzile

Londres 1768

P.o.gall. 2113#Beibd.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10098511-9